

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Adrien de Gerlache de Gomery
 Hommage à de Gerlache
 Impressions d'Irlande
 Retour au pays
 En quelques lignes...
 L'évolution du poème chevaleresque en Italie
 Moscou, rempart de Versailles
 « M. de Sougy avant le phylloxera »
 Parmi la jeunesse allemande

Ch. PERGAMENI
 Dr J.-B. CHARCOT
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Hilaire BELLOC
 * * *
 Fernand DESONAY
 E.-N. DZÉLÉPY
 Omer ENGLEBERT
 Marcel LALOIRE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les origines liégeoises de la Fête-Dieu, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Le petit livre que M. Camille Gutt, ancien ministre des Finances, vient de consacrer à la chute du franc, est assurément captivant. Seulement voilà : il annonce le *pourquoi* de cette chute et il n'explique guère que le *comment*. On lit ces 115 pages d'une traite mais quand on tourne la dernière comment n'être pas plutôt déçu ?

« C'est, essentiellement, pour des raisons politiques que nous sommes tombés », déclare M. Gutt. Nous n'avons cessé de le dire ici et tout ce qu'écrit M. Gutt confirme notre opinion : le gouvernement Theunis est tombé parce qu'il n'a pu convaincre le pays de la bienfaisance de sa politique. Il a échoué faute de propagande. Mettons que son programme fut excellent, fut même le meilleur possible, que le maintien du franc était la solution idéale, il reste que ce gouvernement n'a pas su créer l'atmosphère favorable, le dynamisme nécessaire pour l'action de salut public à laquelle il s'était attelé.

Le mécontentement provoqué par la crise fut exploité à fond par le parti socialiste alors dans l'opposition. « C'est le jeu », écrit M. Gutt. Oui, hélas ! c'est le jeu en régime des partis, jeu cruel, jeu nuisible, jeu néfaste ; qui met le parti au-dessus du pays, l'intérêt particulier au-dessus de l'intérêt général. Ce jeu, le gouvernement Theunis n'a pas réussi à le dominer, à le briser au besoin. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas trouvé le moyen de s'adresser directement au pays, de faire comprendre à la majorité des Belges le véritable intérêt de la Belgique. La déflation sans dévaluation ne pouvait réussir que dans un climat bien différent de celui que connut le ministère Theunis. Ce climat, il fallait le créer. Ce n'était pas facile ? Sans doute, comme n'étaient faciles ni le redressement italien, ni le redressement portugais, ni le redressement autrichien... La Belgique n'a pas eu l'homme.

Les grands responsables de l'échec de la déflation, après cette carence gouvernementale, sont les socialistes. Ils ne voulaient pas de dévaluation — à les entendre tout au moins — mais ils s'opposaient à la déflation, qualifiée par eux de déflation à sens unique, mot qui fit fortune. Ils voulaient le but mais repoussaient les moyens. Si le gouvernement Theunis se révéla incapable — tout autant que le gouvernement de Broqueville — de créer un grand courant national en faveur de sa politique de salut public, le P. O. B. réussit, lui, par une propagande habile à emballer les masses prolétariennes pour un *Plan du Travail* auquel ces masses ne comprenaient rien, mais qui leur apparaissait comme l'entrée d'un monde que l'on ne sait trop quelle terre promise. Il y eut une mystique planiste antigouvernementale, alors que le gouvernement ne faisait rien — ce qui s'appelle RIEN, et nous n'avons cessé de dénoncer cette carence ici — pour créer une mystique nationale.

Toujours d'après les règles du « jeu » parlementaire — jeu absurde et criminel, car il fait de l'avenir du pays l'enjeu des luttes partisans — les socialistes trompèrent le peuple par des formules habiles mais injustifiables. Le « gouvernement des banquiers » fut dénoncé et livré à la haine populaire. Quelques semaines plus tard un gouvernement comprenant cinq ministres socialistes allait sauver les banques en sacrifiant le franc, alors que le « gouvernement des banquiers » avait lutté jusqu'au bout pour sauver ce franc... Paradoxe savoureux, écrit M. Gutt...

* * *

Devant l'opposition socialiste, M. Gutt songea à un gouvernement national. M. Vandervelde — on était fin janvier — s'y opposa : « travailler avec le gouvernement des banquiers, non ! » « Mon parti y est irréductiblement opposé ! » Mais deux mois plus tard... Ce refus de M. Vandervelde aura été l'arrêt de mort du franc.

Domage qu'à ce moment précis, le gouvernement n'ait pas vu que le maintien du franc était impossible sans opinion unanime ! Il eût fallu, ALORS, s'adresser au pays et le mettre en face de la réalité vraie... Ni le pays, ni le Parlement ne comprenaient, écrit M. Gutt. Pourquoi ne les avoir pas éclairés à tout prix ? Pourquoi avoir laissé les dévaluateurs entreprendre leur campagne ? Celle-ci — d'après M. Gutt — « n'eût pu se développer comme elle le fit si ce n'avait été sous le couvert des gaz asphyxiants de la méfiance tous les jours projetés en nappes plus épaisses ». Le gouvernement se révéla impuissant à neutraliser ces gaz, à dissiper la méfiance, à provoquer la confiance. IL NE PUT PAS GOUVERNER. Le franc est tombé parce que ni le gouvernement de Broqueville, ni le gouvernement Theunis n'arrivèrent à briser des oppositions et des manœuvres qui, fatalement, devaient conduire à la dévaluation. La Belgique n'eut pas l'homme d'État capable d'imposer au pays la meilleure politique. Voilà *pourquoi le franc belge est tombé*...

* * *

M. Gutt objecte que si on avait dit au pays :

« On est en train de te tuer, par des discussions vaines, par des polémiques stériles. Je suis ton chef et il m'importe peu que ton vêtement soit bleu, jaune ou rouge, car en dessous de lui ta blessure saigne, et par elle ta vie s'écoule. Tes banques sont exsangues. La méfiance créée par d'abominables campagnes les conduit au désastre. Cette méfiance s'est communiquée à l'extérieur. Sur les places étrangères comme à Bruxelles même, on spéculé sur la chute de ta monnaie. Des francs, par centaines de millions, quittent le

pays ou sont vendus à terme, avec un report de 20 %, de 30 % l'an. C'est légal. Je n'y puis rien. Toi seul peux opérer le redressement, toi seul peux fixer le Destin, toi seul, fermant l'oreille aux excitations mauvaises, en reprenant enfin confiance en toi-même, en acceptant courageusement le dur et salutaire régime qui seul peut te sauver. »

Si on avait parlé ainsi, dit le ministre des Finances d'alors, c'eût été, tout de suite, l'assaut des banques, le moratoire, le désastre. « *Nous avons dû nous taire* », conclut-il. Alors, répondons-nous, il fallait partir plus tôt. Il eût fallu voir que ce silence entraînerait la dévaluation et la laisser faire à froid avant que ne survinrent la panique et la spéculation. Il eût fallu prévoir celles-ci et ne pas se laisser acculer.

« *La lutte que nous soutenions était, je crois l'avoir montré d'ordre plus psychologique que technique...* » Ami lecteur, relis donc cette phrase de M. Gutt. Ne confirme-t-elle pas de façon éclatante ce que nous avons dit et redit au risque de te lasser : « *Propagande! propagande! Vous travaillez peut-être beaucoup et fort bien au gouvernement, mais tous vos efforts seront inutiles si le pays ne vous soutient pas. Or, il ne vous soutient pas parce que vous le laissez à la merci d'agitateurs qui l'excitent contre vous, de faux-prophètes qui suscitent un enthousiasme et une mystique auxquels vous n'opposez que des discours au Parlement, c'est-à-dire moins que rien...* »

* * *

Nous avons échoué, confesse M. Gutt.

« *Echec injuste? c'est entendu. Echec causé pour la plus grande partie par une campagne mensongère de dénigrement personnel et de méfiance, elle-même dirigée contre la formation politique que nous représentions? D'accord. Echec quand même.*

« *Nous luttions contre une situation économique menaçante, contre une situation bancaire tragique. Pour réussir, nous aurions dû pouvoir nous appuyer sur un élément technique et un élément psychologique, — celui-ci plus important que celui-là. L'élément technique faiblissait, l'élément psychologique s'était refusé.* »

S'était refusé, pourquoi? Parce que le gouvernement n'avait pas su le « prendre » et s'en servir.

Après la chute de M. Theunis, un gouvernement national eût encore pu sauver le franc, nous sommes de l'avis de M. Gutt à ce sujet. Mais l'école de Louvain, comme on dit — plus exactement, peut-être, les admirateurs de l'expérience rooseveltienne, estimaient qu'une dévaluation, non seulement était devenue inévitable, mais provoquerait le « choc psychologique » bien-faisant. Depuis des mois, MM. van Zeeland et Baudhuin, pour ne nommer que ceux-là, pensaient qu'il fallait dévaluer, que l'on s'obstinait à défendre l'indéfendable, à vouloir l'impossible. Ils étaient convaincus que les prix étaient trop élevés et l'or trop valorisé. Ils étaient dévaluateurs, parce que la déflation avait atteint un maximum et qu'il fallait faire baisser les prix autrement. On dévalua donc, moins contraint et forcé, que pour des considérations « théoriques ». L'expérience est en cours. Rien n'est fait encore. La dévaluation, c'est la déflation lente — si tout va bien — et dont la lenteur est « payée » par un prélèvement sur les réserves du pays. Pour que l'expérience van Zeeland réussisse il faut que l'index de vie en Belgique ne monte que d'un pourcentage notablement inférieur au pourcentage de la dévaluation. Il faut aussi des réformes de structure, une amélioration des conditions internationales, la possibilité pour la Belgique de vivre de son travail. Personne ne souhaite plus vivement que nous, le succès, le brillant succès du jeune et sympathique chef du gouvernement. Attendons, mais

non sans constater déjà que le gouvernement van Zeeland, s'il travaille, lui aussi, d'arrache-pied, en imposant une vie de forçat à son chef et à ses membres, ferait bien de ne pas négliger l'élément psychologique dont parle M. Gutt. La dévaluation et surtout la conversion forcée des rentes ont été accompagnées d'erreurs psychologiques qu'il ne faudrait pas multiplier. La confiance reste d'importance primordiale, même après la dévaluation. Le bourrage de crâne de certains discours et de maints communiqués, la rente « dirigée » quelque peu à rebrousse-poil de toute psychologie raisonnable, des accusations aussi folles que celles du *Peuple* contre les banques (vertement relevées par M. Vandervelde lui-même, d'ailleurs), tout cela n'est pas de nature à ramener cette confiance au beau-fixe.

* * *

Et le gouvernement van Zeeland se trouve très exactement devant le même problème que les gouvernements précédents. La dévaluation, si elle a desserré momentanément l'étreinte, laisse ce problème entier. M. Gutt le pose nettement : « *Il s'agit de savoir si la Belgique peut continuer, comme par le passé, à faire vivre huit millions de Belges ou si elle ne le peut pas* ». « *Un seul moyen, pour le pays, de vivre. Equilibrer le budget, à tout prix. Exporter, à tout prix. Pour cela, réduire le coût de la production.* »

La déflation, quoi! Cette déflation contre laquelle les socialistes avaient ameuté le pays et qu'ils réalisent eux-mêmes, en ce moment, mais en douceur, grâce à la piqûre de la dévaluation. Vivre plus économiquement, restreindre ses besoins, modérer le luxe public et privé. Travailler pour autrui à bon marché. Pour tout cela il faudra un élan, l'élan national qui fait remplir allègrement la tâche quotidienne parce qu'on aime son pays, qu'on est heureux d'y vivre, qu'on sait que nulle part ailleurs on ne serait aussi bien qu'en Flandre ou en Wallonie, dans cette Belgique au passé glorieux. Elan national fait de sens national et de fierté nationale. Que M. van Zeeland ne néglige donc pas ce facteur psychologique essentiel, trop oublié par ses prédécesseurs! Il y va, non seulement du succès de son expérience, et du sort de son gouvernement, mais de l'avenir immédiat de la Belgique. Si on ne s'attelle pas tout de suite à créer un dynamisme national, il est à craindre qu'on n'évitera pas l'expérience socialiste... Et à bref délai...

Si les 115 pages de M. Gutt sont captivantes, les 70 pages que M. André Tardieu a écrites en préface à son nouveau livre : *Sur la pente*, sont, elles, passionnantes. Cette *Histoire de trois ans* est un chef-d'œuvre de clarté et de pénétration. Elle juge le régime, et sans appel. Venant d'un homme qui le connaît à fond, elle condamne irrémédiablement un système dont, dans l'intérêt de la chrétienté entière — comme dit notre ami Belloc dans l'article que nous publions plus loin — il faut ardemment souhaiter la fin très prochaine. Le régime républicain, plus précisément le régime électif se meurt en France. Une réforme est impossible. D'éminents penseurs l'établissaient *a priori*. Après M. Charles Benoist — qui, pour avoir été très mêlé à la vie publique de son pays, ne fut pourtant jamais ni ministre ni surtout chef de gouvernement — M. Tardieu, qui connaît comme personne le fonctionnement des leviers de commande, le proclame *a posteriori*. L'année dernière, après le 6 février, sous la conduite de M. Doumergue qui avait tous les atouts en main, M. Tardieu s'attela à la réforme de l'État. Ce fut l'échec total. Pourquoi? Parce que — nous citons M. Tardieu — « *l'origine de ce qu'on nomme la crise étant politique et morale, c'est par une action politique et morale qu'on aura chance de la maîtriser* ».

Or, « si le régime présent est impuissant et dangereux », « les pouvoirs publics, exécutif et législatif, maîtres constitutionnels de l'acte indispensable de réforme, y sont irréductiblement hostiles : voilà le drame ».

« Non tolérables et non perfectibles : telles apparaissent nos conditions de gouvernement. »

Alors? « Ou bien l'on persévéra dans l'immobilité et alors, tôt ou tard, venant du dedans ou venant du dehors, ce sera la catastrophe subie; ou bien, pour échapper à cette catastrophe, que prépare l'obtus conservatisme des pouvoirs légaux, les Français n'auront d'autre issue que celle, toujours périlleuse, d'une révolution voulue. C'est à regret que j'écris ceci, mais c'est sous la dictée de l'évidence. Car un peuple ne peut pas être condamné à mort par sa représentation. »

Depuis vingt ans, M. Tardieu a fait partie de tous les gouvernements d'union nationale. Il déclare la formule impossible.

« C'est par conséquent en pleine connaissance de cause que je déclare que, tout considéré et pesé, ce que j'ai fait hier, je ne le referai pas demain et que, ni comme chef, ni comme membre, je n'accepterai de participer de nouveau à un gouvernement de cette sorte... »

Car la formule est décevante.

« Assez de ces formules de tromperie, par quoi sont refusées à l'Etat toute stabilité et toute autorité; par quoi sont interdits à la France l'espoir et la capacité de se reconquérir, dans un cadre politique rénové, un idéal et une économie. Concentration et union nationales signifient la continuation d'une France sans tête, gouvernée par les pieds, soumise à la tyrannie de quelques harangueurs, qu'affole la crainte de n'être pas réélus, à la dictature impersonnelle et irresponsable des convoitises inférieures. »

M. Tardieu lâche le régime. « J'EN AI ASSEZ ET C'EST FINI! »

Il s'agit maintenant « de dire la vérité et de la faire accepter.

M. Bergson notait naguère que, sur dix erreurs politiques, il y en a neuf qui viennent de ce que l'on continue à croire vrai, ou à faire semblant de croire vrai, ce qui a cessé d'être vrai ». M. Tardieu — au prix d'un *mea culpa* — clame que le régime électif : « cela n'est pas vrai »!

Et il termine son irrésistible et foudroyant réquisitoire par ces lignes :

« La France, en ce printemps de 1935, a le choix entre bien des dangers. Il y a des dangers financiers. Il y a en d'économiques. Il y en a d'internationaux. Mais le danger moral est plus grave que les autres. Notre dépression est artificielle et anormale : mais elle est profonde. Notre vaillance naturelle a, dans le passé, surmonté de pires périls : mais cette vaillance est atteinte d'une intoxication mortelle. C'est l'heure de protéger les valeurs spirituelles contre les forces chiffrables. Des remèdes brutaux, des remèdes rapides sont requis. Les devra-t-on à la persistance de l'équivoque condamnée? Est-ce par la récurrence dans le mensonge qu'on réveillera la déesse endormie? »

Crise de pessimisme, a-t-on dit. Nous ne le croyons pas. Un esprit de cette trempe, un réaliste de cette envergure ne se tromperait pas aussi grossièrement sur une réalité qui lui est familière. Or, le pessimisme fait voir noir ce qui ne l'est pas. Non, M. Tardieu voit trop bien ce qui est. Il voit même l'avenir que contient la situation actuelle. Et il réagit avec vigueur. Pour faire quoi? demande-t-on. Cela, c'est encore le secret de demain. Mais il est acquis que l'un des mécaniciens les plus habiles déclare la machine hors d'usage.

* * *

Dans une interview à l'hebdomadaire 1935 et dans une conférence à la Société d'économie sociale, M. André Tardieu a encore précisé sa pensée. Le but auquel tend M. Tardieu, les conclusions dernières auxquelles il est arrivé, il nous les livrera bientôt, a-t-il dit, dans un nouveau livre. Sur la pente donnait l'impression que M. Tardieu était en marche vers l'idée monarchique. La logique de sa critique doit — nous semble-t-il — le conduire à cette conclusion. L'interview et la conférence renforcent notre opinion.

A la question que lui posa M. Pierre Lafue : « Croyez-vous encore à...? », M. Tardieu répondit : « Non, je n'y crois plus, mais ne le dites pas encore; je le proclamerai moi-même bientôt. »

Nul doute que les points de suspension ne remplacent le mot : République. Ils sont légion en France, actuellement, à ne plus croire à la République et une conversion aussi retentissante que celle de M. Tardieu ne manquera pas, ne manquerait pas, puisqu'elle n'est pas acquise encore, de précipiter la salutaire « réaction » antidémocratique et antirépublicaine.

Dans son interview, M. Tardieu a dit :

Voici donc : Je suis né, comme tant d'autres, d'une famille bourgeoise. Après de bonnes études, je devins, à vingt ans, par suite de relations personnelles, attaché au cabinet de Waldeck-Rousseau. Puis, secrétaire d'ambassade. Enfin, écrivain et journaliste. Tout cela pour vous montrer ce que pouvaient être, ce que ne pouvaient qu'être mes tendances naturelles, mes opinions spontanées. Pendant bien longtemps, en effet, je n'ai pas douté que tout n'allât pour le mieux chez nous et que le gouvernement de la France ne fût le meilleur des gouvernements. Bien entendu, j'étais libéral, avec une bonne foi parfaite. Les doutes ne sont venus que plus tard. J'avais, comme parle M^{me} de Sévigné, un passé qui faisait du bruit derrière moi. Il ne m'était pas permis de l'oublier si vite. Pendant la guerre, cependant, j'eus ma première crise d'antiparlementarisme. Je m'étais fait élire député afin de réaliser quelques-unes des idées que j'avais exposées comme écrivain. Mais j'avais vu bientôt l'abîme infranchissable qui, au parlement, sépare la pensée de l'action.

— En somme, que reprochez-vous surtout au régime parlementaire?

— D'abord de vous obliger, lorsque vous êtes au pouvoir, à accepter l'héritage de vos prédécesseurs et à subir le poids de leurs fautes; ensuite, de mettre fin à votre activité, dès que vous commencez une œuvre tant soit peu importante. Je m'explique. M'a-t-on assez reproché d'avoir évacué Mayence! Eh bien! je ne faisais qu'exécuter des engagements pris par M. Briand, lequel avait apposé la signature de la France au bas de documents stipulant certaines conditions dont l'exécution entraînait automatiquement l'évacuation de Mayence. J'en conserverai pourtant la responsabilité devant l'histoire. J'en dirai autant de l'école unique : j'ai dû la subir, M. Poincaré m'ayant menacé d'interpeller au Sénat, si je ne respectais pas les engagements qu'il avait pris à ce sujet. Et quant à mon œuvre personnelle, je préfère ne pas insister, car on m'a renversé chaque fois, précisément, que j'ai voulu faire quelque chose...

— Et c'est ainsi que, peu à peu, vous en êtes venu à cette conviction, qu'il faut d'abord réformer l'Etat?

— Oui, il y a déjà quelques années que j'ai exprimé cette opinion. D'abord, mes propres amis m'ont cru fou. Il a fallu les événements de 1934 pour leur ouvrir les yeux. M. Doumergue s'étant converti à mes vues, j'ai pu espérer un instant que nous allions réussir. Mais vous savez ce qui est arrivé. Le milieu parlementaire est bas, intellectuellement et moralement; néanmoins il y a quelque chose qu'il a, pour ainsi dire, déifié, c'est la Constitution. Ces messieurs continuent pieusement à célébrer leurs rites. Ils n'y renonceront pas aisément. Les réformes que nous proposons auraient suffi, cependant, pour éviter les catastrophes de ces derniers jours. Croyez-vous que, le sachant coléreux et sanguin, on aurait renversé Bouisson, s'il avait disposé de l'arme de la dissolution? Je ne le pense pas. Eh! je sais bien que ce n'est là qu'un expédient. Mais peut-on renoncer aux expédients alors qu'aucun remède radical ne paraît possible? Je vais avoir bientôt soixante ans. Vivrai-je jusqu'à soixante-quinze, que je ne suis pas sûr de voir céder le « conservatisme » des assemblées parlementaires, et même, le dirai-je, le « conservatisme » du pays.

Le progrès matériel a fait perdre la tête au monde, remarque M. Tardieu. Il y a un lien étroit entre le matérialisme économique et le matérialisme philosophique qui est à la source même de l'enseignement public. Nous assistons, a dit encore M. Tardieu dans sa conférence à la Société d'économie sociale, à une décomposition totale de l'enseignement. Il faut réagir, et politiquement, car la réforme politique conditionne tout progrès économique. *Il faut suspendre temporairement le régime électif.* « Il s'agit de refaire à notre France dérégulée une tête et un cœur. »

M. Tardieu n'a pas dit son dernier mot. Jouera-t-il demain, avec les Liges, un rôle de premier plan dans le redressement français, condition *sine qua non* d'une paix européenne?

Un écrivain français, M. Raymond Cartier, est allé enquêter en Allemagne. Il vient de publier ses impressions après s'être promis de parler de « l'Allemagne sans haine, sans crainte, sans passion et sans illusions ». De ses conclusions, nous détachons ces deux extraits :

J'ignore donc si le peuple allemand veut la guerre. Je ne me risquerai même pas à affirmer, en dépit des nombreuses apparences, que ses dirigeants la désirent. Mais une chose est à peu près certaine : ils la feront.

C'est là le drame de l'Allemagne, et, en même temps, le drame du monde et de la civilisation. L'Allemagne hitlérienne est une formidable machine de guerre qui se perfectionne chaque jour. Quand le régime hitlérien aura achevé son œuvre de réorganisation intérieure, l'Allemagne vivra, en quelque sorte, dans un état de mobilisation permanente. Toute sa vie politique, toute sa vie sociale, toute sa vie économique seront coulées dans le moule militaire. Elle sera capable de passer de l'état de paix à l'état de guerre sans un à-coup, exactement comme un moteur accroît sa vitesse de rotation au simple appel de l'accélérateur.

Il y a plus grave encore. Le régime hitlérien élève des millions de jeunes hommes dans une perpétuelle exaltation belliqueuse, dans la vénération de la force, dans le culte de l'héroïsme et du sacrifice. Il faudrait un miracle pour que les explosifs qu'on entasse dans la jeunesse allemande n'éclatent pas. L'Allemagne hitlérienne porte en elle-même une effrayante fatalité de guerre. Je connais des nationaux-socialistes qui en sont eux-mêmes effrayés.

* * *

Nous avons eu, il y a quelques mois, des alarmes très vives. Les observateurs étrangers les mieux renseignés et les plus favorables à la France m'ont affirmé qu'elles avaient été excessives, ou plus exactement prématurées :

— L'Allemagne, m'ont-ils dit, n'est pas prête. Elle est en pleine réorganisation militaire. D'autre part, les circonstances extérieures lui sont défavorables. Mais quand elle sera prête et quand elle jugera le moment propice, alors, malheur à vous si vous êtes surpris!

L'optimisme de cet avertissement est, on le voit, relatif. J'ajoute qu'il est extrêmement difficile de se faire une idée exacte sur l'état des armements allemands. Le Reich est un pays où l'on a gardé le sens du secret. On ne bavarde pas à tort et à travers sur les choses militaires, surtout devant un étranger.

L'opinion la plus courante est que l'Allemagne est résolue à prendre son temps pour se faire une formidable armée. Les Allemands ne sont pas des improvisateurs, mais des organisateurs minutieux et même méticuleux. Les conceptions militaires romantiques qui avaient la vogue au début de la révolution hitlérienne ont fait leur temps. Les hommes qui ont pris en main le réarmement allemand, après avoir balayé le pauvre Rœhm et ses acolytes, sont des connaisseurs. Ils font du solide et du neuf.

Aussi longtemps que l'Allemagne n'aura pas sa nouvelle armée parfaitement au point, elle évitera vraisemblablement de se lancer dans une aventure quelconque. Elle aura, au contraire, l'occasion de charmer plus d'une fois nos amis anglais par sa modération et son lyrisme pacifique.

Mais, pour avoir un peu attendu, eux et nous n'y perdrons rien...

Voilà le danger, tel du moins qu'il m'apparaît. Immédiat? Peut-être pas. Gigantesque? A coup sûr.

Et, pourtant, nous aurions tort d'en être accablés.

L'Allemagne représente une puissance immense. Mais elle a plus de faiblesses intimes que nous l'imaginons. Il est rare qu'elle ne commette pas de fautes lourdes dans la préparation et dans l'action. Elle éveille la méfiance; elle groupe les résistances. Elle subit facilement l'ascendant de l'audace et de la force et même de la simple résolution.

C'est à nous d'être audacieux, forts et résolus.

Mais la force ne s'évalue pas uniquement au nombre des canons, des avions et des bataillons. Les premiers éléments de force d'une nation sont un patriotisme bien vivant, des vertus militaires intactes, un régime politique robuste et sain.

Notre effarante infériorité par rapport à l'Allemagne apparaît surtout quand on considère ce côté du problème.

Les Français feront bien de ne pas se faire d'illusions : jamais nous ne résisterons à l'Allemagne si nous ne faisons pas, nous aussi, notre révolution nationale; si nous ne secouons pas la tyrannie avilissante des partis politiques; si nous ne réagissons pas contre notre individualisme excessif; si nous n'imposons pas silence aux traîtres et si nous ne redonnons pas à notre jeunesse le goût des armes.

En 1914, la France a été sauvée par miracle et au prix d'exorbitants sacrifices humains. Mais l'Allemagne hitlérienne sera bientôt plus forte que l'Allemagne de 1914. La France, au contraire, malgré des éléments de puissance supplémentaire, est certainement beaucoup plus faible parce qu'elle est ligotée à un système politique qui l'empoisonne en mourant.

Certes, nous ne demandons pas qu'on copie chez nous l'hitlérisme! Mais nous demandons que, dans le cadre de notre génie national, on trouve des méthodes de gouvernement qui rétablissent un équilibre dont la rupture menace la paix et la patrie.

Voilà qui réjoint M. André Tardieu. Puisse ce renouveau français — en marche, nous voulons le croire — ne pas trop tarder car, nous l'avons dit déjà, le trouble qui, sans doute, entourera sa naissance pourrait bien induire en tentation une Allemagne presque prête...

Le pacte d'assistance franco-russe a fait couler déjà, et fera couler encore beaucoup d'encre. Il y a des arguments *pour*, il y a des arguments *contre*, comme toujours...

En tête de son dernier numéro, la *Revue générale* publie sur la question — d'un collaborateur anonyme — un article qui explique fort bien la portée du pacte et qui, après avoir montré qu'il s'insère dans l'activité de la S. D. N. et laisse toute sa valeur au traité de Locarno, conclut en ces termes :

Dans l'ensemble, on peut donc espérer que le nouveau Pacte contribuera à la consolidation de la paix. Mais pour qu'il agisse dans ce sens, il faut que la France, se confiant dans le faisceau de ses alliances, ne cesse de montrer dans la solution des questions internationales en suspens l'esprit de conciliation nécessaire pour éviter les heurts du côté de l'Allemagne et pour conserver en même temps l'appui indispensable de l'Angleterre et de l'Italie. Ces deux dernières Puissances ont aussi un rôle important à jouer en travaillant au rapprochement des camps ennemis et en exerçant; dans les moments difficiles, l'influence considérable que leur donne leur position de garants de Locarno.

Nous donnons plus loin, à titre documentaire, une étude de M. E.-N. Dzélépy en faveur du pacte. Lui aussi croit que ce nouvel accord contribuera à la consolidation de la paix. Puisse-t-il avoir raison!... Le certain, c'est que plus il y aura de nations à se grouper *contre* la guerre et à se promettre assistance effective en cas d'agression, et plus l'état-major prussien hésitera...

Adrien de Gerlache de Gomery⁽¹⁾

(1866-1934)

Fils et petit-fils d'officiers de notre armée, le baron Adrien de Gerlache de Gomery, dont un ascendant fut président du Congrès National, naquit à Hasselt le 2 août 1866.

Il entra, jeune, à l'École polytechnique de l'Université de Bruxelles, où il poursuivit ses études, mais, dès cette époque, sa vocation de marin se dessina. Nous le voyons, en effet, s'adonner désormais, dès qu'il eut conquis ses grades d'ingénieur, à la carrière qu'il avait choisie.

Il navigue, il s'initie à la technique navale, il devient officier dans la marine belge. Une idée germe déjà dans son esprit entreprenant : réserver à un navire belge l'honneur d'inaugurer l'ère des expéditions vers les régions australes, sur lesquelles des Congrès de géographie venaient d'attirer l'attention.

Il étudie et il pratique la navigation dans les glaces, aux fins de se préparer à réaliser un jour le rêve de sa prime jeunesse. C'est dans ces conditions qu'il accomplit, notamment, une longue croisière dans la mer du Groenland, mer qu'il devait parcourir encore et illustrer dans son âge mûr. Sa carrière polaire embrasse quatre campagnes, l'une dans l'Antarctique, en 1897-99, les trois autres dans l'Arctique, en 1905, en 1907 et en 1909.

Je m'en voudrais de ne pas ajouter, cependant, qu'Adrien de Gerlache connut une joie suprême, le jour où S. M. le Roi le chargea de la haute mission de notifier au roi Haakon de Norvège le décès du Roi Albert et son propre avènement au trône.

Hélas, en rentrant au pays, Adrien de Gerlache contracta un mal inexorable, qui, malgré la fervente sollicitude de sa famille, le tua à la résistance stoïque dont il fit preuve lui-même, l'emporta, le 4 décembre 1934.

Il s'éteignit doucement, avec cette sérénité que procure à l'homme de bien la conscience d'un grand devoir accompli.

* * *

Ce fut en 1894 qu'Adrien de Gerlache fit part pour la première fois à quelques amis, à plusieurs membres de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique et au Comité central de la Société belge de Géographie de son projet d'exploration des régions antarctiques. Immédiatement, le secrétaire général de notre association, le regretté Dufief, se chargea d'exposer à ses collègues les grandes lignes de l'audacieuse entreprise. Seize mois après, le Comité de la Société belge de Géographie prit la direction d'une souscription nationale en vue de réunir les fonds indispensables. L'élan était donné : Dufief se trouva parmi les plus actifs des propagandistes. Il se voua avec passion à la mission qu'il avait acceptée bénévolement : il conféra, il publia, il fit œuvre d'animateur et son exemple fut suivi par une phalange d'élite dont je m'excuse de ne pas citer les représentants, car ils sont nombreux, mais auxquels, collectivement, je veux rendre hommage. L'action

(1) Discours prononcé à la séance académique organisée par la Société Royale belge de Géographie pour commémorer le souvenir du commandant de Gerlache, en présence de S. M. le Roi.

entamée à Bruxelles se poursuivit à l'aide de comités locaux, créés dans les grands centres, et les fonds se rassemblèrent. Il y eut 2,500 souscripteurs; le total des recettes effectuées, y compris les 100,000 francs de participation de l'Etat, s'éleva à fr. 364,579.61.

Le jeune officier de marine avait le don de convaincre. Parlant de son beau rêve, simplement, sans aucune emphase, mais avec cette énergie, cette ténacité et cette volonté réfléchie qui ne laissent pas de séduire ceux qui l'écoutaient, il parvint à conquérir la sympathie et la confiance de ses compatriotes. A l'étranger aussi, les préparatifs de l'expédition antarctique belge furent suivis avec une bienveillante attention, qui se traduisit par les plus délicates prévenances et même par des souscriptions ou des dons en nature.

Adrien de Gerlache acheta, le 2 juillet 1896, un baleinier norvégien (*Patria*) qu'il avait eu l'occasion de rencontrer au cours de sa campagne d'initiation dans la mer du Groenland et dont il avait apprécié les qualités. Il baptisa ce navire du nom de *Belgica*. Après des négociations longues et prudentes, il parvint à former son personnel de bord. Enumérer les individualités qui le composèrent suffit à en signaler la haute valeur, que l'avenir allait confirmer de manière éclatante. L'ombre du grand disparu, qui plane dans cette enceinte, me dicte l'éloge que j'adresse à l'équipe tout entière, dont chacun des éléments a donné le meilleur de soi pour l'œuvre commune : Georges Lecointe, commandant en second, technicien et savant, dont nous conservons pieusement le souvenir; Emile Danco, martyr de l'hivernage austral, qui repose dans le linceul des glaces antarctiques; Racovitza, botaniste et zoologiste roumain, qui honore l'enseignement universitaire de son pays; les Polonais Dobrowolski, météorologiste, et Arckowski, géologue et océanographe, qui continuent de servir la science par leurs travaux et leur enseignement; Roald Amundsen, le héros norvégien de l'exploration polaire, découvreur du pôle Sud, familier aussi des régions arctiques, ayant accompli le passage du Nord-Ouest, et dont la fin tragique, en compagnie de Guilbaud, survint à l'heure où il se portait au secours de l'expédition de l'*Italia*; les Belges Somers, Melaerts, Van Rysseberghe, Dufour, Van Mirlo, Michotte, dont les qualités nautiques et techniques contribuèrent largement au succès de la grande entreprise; enfin la vaillante cohorte des matelots norvégiens de l'équipage : Tollefsen, Johansen, Knudsen, Koren et le malheureux Carl Wiencke qui fut emporté par une lame lors de la traversée du détroit de Bransfield.

* * *

Rappelons brièvement les étapes essentielles du voyage antarctique de la *Belgica* : partie d'Anvers en août 1897, l'expédition belge ne s'engagea vers le Sud qu'en janvier 1898, après avoir exploré les canaux de Cockburn et du Beagle, fait escale à Hus-huaïa et relâché à la baie de Saint-John (île des États). Elle entra, le 21 janvier, dans le détroit de Bransfield; trois jours plus tard,

en explorant la baie de Hughes (terre de Palmer) dans le but de vérifier s'il n'y avait aucune relation par mer entre cette baie et la mer de George IV, de Gerlache découvrit le détroit qu'il dénomma détroit de la *Belgica*, mais qui fut définitivement consacré par la science sous l'appellation de détroit de Gerlache. Trois semaines furent employées à l'étude de ce vaste chenal. En février, la *Belgica* s'engagea dans le Pacifique austral, aperçut la terre Alexandre I^{er} et pénétra résolument dans la banquise.

Qu'il me soit permis de reproduire ici la description du beau détroit que nous a léguée Adrien de Gerlache lui-même. Laissons-nous bercer pendant quelques instants par les accents lyriques que modula l'enthousiasme du découvreur :

« Le panorama qui se déroule devant nous, écrit-il, et que d'autres yeux n'ont jamais contemplé, apparaît d'une grandeur farouche. A mi-hauteur des falaises noires, grises ou rouges flottent des nuages légers comme d'impalpables gazes; à leur pied surgit la glace d'une éclatante blancheur, qui se teinte d'azur au niveau de la mer. Cà et là s'érigent des icebergs aux arêtes singulières, aux formes étranges, grottes azurées ou châteaux enchantés. Les glaciers viennent s'épancher et se perdre dans les flots noirs. Le soir, toute cette féerie est délicieusement diaprée de nuances subtiles et mourantes, de bleus et de roses tendres, de violets très pâles et ce monde nouveau revêt des aspects surnaturels et merveilleux. »

Délivrée de sa gangue de glace le 14 mars 1899, après treize mois d'emprisonnement et de dérive, durant lesquels elle avait atteint 71° 36 S, la *Belgica* gagna Punta-Arenas. Le 30 octobre 1899, elle abordait à Boulogne et quelques jours plus tard une réception triomphale lui était réservée à Anvers. Reçus à Bruxelles par la Société belge de Géographie, en une séance mémorable qui eut lieu le 18 novembre au Théâtre Flamand, de Gerlache et ses collaborateurs furent conduits ensuite à l'Hôtel de Ville, où les autorités communales leur firent un accueil des plus chaleureux.

* * *

Si l'on me demandait quels sont les traits distinctifs de cette expédition antarctique, sans parler de ses résultats scientifiques proprement dits, je n'hésiterais pas à citer les suivants :

L'expédition de la *Belgica* est la première entreprise du genre orientée vers l'Extrême-Sud qui ait été organisée selon les données et les desiderata de la science moderne;

Elle émanait d'un pays où la « tradition maritime » n'existait guère;

Elle fut la seule expédition qui ait été équipée et menée à bonne fin à l'aide d'aussi faibles ressources.

Si nous examinons d'autre part les résultats essentiels obtenus, nous les cataloguerons ainsi : découverte d'un détroit de 200 kilomètres de longueur et situé là où les cartes marines indiquaient une masse continentale. Des débarquements eurent lieu qui permirent à l'état-major de rassembler d'intéressantes collections. Les îles qui le ceinturent en partie et qui le peuplent furent mesurées : caps, baies, reliefs portent désormais le nom des meilleurs artisans de la campagne menée en faveur de l'entreprise et rappellent aussi les mécènes qui la secondèrent généreusement. Le chenal servit de champ d'observations bathymétriques.

En dépit des rigueurs climatiques et des angoisses provoquées par un isolement redoutable, des naturalistes se consacrèrent consciencieusement à l'étude des phénomènes de la glaciation; d'autres observèrent la faune très riche du détroit et de ses parages, embrassant des myriades d'organismes colorant les eaux, des cétacés au souffle profond, des colonies de phoques animant les rivages et les flots, des sociétés de manchots, les unes communau-

taires et paisibles, les autres individualistes et batailleuses. Encore que la désolation des sites eût semblé les y inviter, les botanistes n'eurent garde de chômer. La nature, quoique parcimonieuse, leur offrit des algues, des lichens, des mousses, voire une modeste et précieuse graminée.

Au cours de l'hivernage et de la détention dans le « pack », furent prises d'abondantes observations météorologiques qui, pour la première fois, dans la zone polaire australe, constituèrent un ensemble coordonné comprenant le cycle d'une année entière.

L'expédition apporta aussi une contribution de valeur à l'étude du magnétisme terrestre, à la suite des mesures absolues des éléments magnétiques recueillies dans soixante stations différentes.

Au surplus, le fait seul de l'hivernage a démontré la possibilité d'hiverner dans les glaces australes et la dérive elle-même ne fut pas vaine, puisqu'elle étaya de certitude l'opinion suivant laquelle la frange continentale devait être reportée sensiblement plus au sud qu'on ne se l'imaginait.

L'expérience et les découvertes de la *Belgica* déterminèrent enfin une orientation nouvelle dans l'organisation des expéditions ultérieures, parmi les plus fructueuses desquelles je signalerai celles du commandant Charcot, inscrites désormais sur les tables d'airain de l'exploration polaire.

Une commission fut d'ailleurs instituée par arrêté royal, aux fins d'étudier les modalités relatives à la publication de mémoires, par quoi seraient mis en valeur les matériaux scientifiques rapportés de l'Antarctide. Elle s'adjoignit de nombreux spécialistes en raison de l'abondance et de la variété des récoltes obtenues. Leurs travaux, dont la série est longue, atteste combien fut justifiée l'éloquente protestation émise par le très distingué commandant en second Georges Lecointe, au début du discours qu'il prononça, au retour de la *Belgica*, lors de la réception solennelle organisée au Théâtre Flamand à Bruxelles, protestation motivée par certaines appréciations malveillantes : « La *Belgica*, s'écria-t-il, a rapporté de l'Antarctique autre chose qu'un hivernage et deux morts. » Les deux martyrs auxquels il faisait allusion — et dont nous saluons d'un cœur ému la mémoire — n'étaient autres que le lieutenant belge Danco et le matelot norvégien Wiencke.

Au reste, l'un des maîtres les plus illustres de la géographie moderne, Elisée Reclus, n'a-t-il pas écrit ces lignes, tout à l'honneur de nos compatriotes et de leurs compagnons étrangers :

« Constatons le fait, qui devra, de siècle en siècle, ramener le nom de la *Belgica* parmi ceux des navires qui visitèrent les terres australes : Adrien de Gerlache et ses vaillants collaborateurs sont, d'entre tous les hommes, les premiers qui aient hiverné dans la zone glaciaire du Sud, au delà du cercle polaire. Pendant treize longs mois ils ont réussi à garder le souffle et le mouvement... Ces hommes, dignes de celui qui leur donnait l'exemple du dévouement, ont été parmi les heureux, puisque leur œuvre fut bonne! »

Mais Adrien de Gerlache et ses camarades firent plus que d'explorer une région perdue au bout du monde austral : ils témoignèrent que la Belgique n'était pas uniquement une nation heureuse de vivre dans une certaine aisance, apte au négoce, attachée traditionnellement aussi à des libertés aux origines lointaines et prête à les défendre avec énergie. Leur exemple a prouvé à l'univers que notre Patrie pouvait compter aux heures difficiles sur l'esprit de sacrifice de ses enfants et que des Belges, inspirés par l'amour filial, étaient capables d'accomplir, sans jactance, des prouesses déconcertantes. La Belgique a raison d'en ressentir quelque fierté.

Quant à la Société royale belge de Géographie, elle n'oublier jamais le lustre que lui valut le patronage qu'elle accorda à la belle aventure antarctique.

* * *

En 1905, le duc d'Orléans, chasseur passionné, qui se proposait d'entreprendre une croisière polaire et qui recherchait, à cet effet, un navire approprié, fixa son choix sur la *Belgica*, figurant parmi les trois ou quatre bâtiments que lui avaient offerts les courtiers auxquels il s'était adressé. Dès lors, par une association d'idées toute naturelle, ce prince demanda à notre compatriote de reprendre le commandement de son ancien navire et lui confia la mission d'organiser l'expédition qu'il projetait.

C'est ainsi que cette croisière, qui devait être purement cynégétique, revêtit un caractère nettement scientifique, de Gerlache, aidé par le Dr Récamier, qui avait adopté immédiatement ses vues et qui était un ami personnel du duc d'Orléans, ayant fait valoir auprès du prince la possibilité de joindre l'utile à l'agréable, moyennant un crédit spécial destiné à l'armement scientifique du navire. Le duc d'Orléans n'avait pas hésité à se rallier à cette proposition. Telle est le genèse de la première croisière scientifique de la *Belgica* dans les mers arctiques. Son état-major se composait du commandant, du Dr Récamier, du lieutenant Bergendahl, du peintre Mérite et du biologiste Einar Koefoed.

Le 3 juin 1905 la *Belgica* quittait donc Tromsø en vue d'une croisière océanographique dans la mer du Groenland. Quel était le but des explorateurs, quel fut l'itinéraire suivi, quels devaient être les résultats de cette entreprise scientifique?

On sait que l'*Iskant* ou « limite des glaces de mer » s'infléchit dans la mer du Groenland vers le sud-sud-ouest au large de Jan Mayen, et qu'il se forme dans la banquise au nord de cette île, entre les 72^e et 74^e parallèles, un vaste golfe auquel on a donné le nom de « baie du Nord ». Il est vrai que ses dimensions varient chaque année, car rien n'est plus mobile ni plus changeant que les glaces polaires. Leur limite se voit tantôt refoulée vers l'ouest et tantôt elle s'avance, au contraire, en direction opposée en encadrant pour ainsi dire Jan Mayen d'une carapace relativement compacte. A mesure qu'elle gagne au sud-ouest, la banquise se rétrécit pour disparaître enfin complètement par fusion et émiettement. Quant à l'espace compris entre le Groenland et le Spitzbergen, il sert de passage permanent à la dérive polaire et ne laisse pas d'être le théâtre de la lutte effroyable des glaces qui y cherchent une échappée.

Plusieurs problèmes se posaient aux explorateurs :

1. Vérifier par sondages méthodiquement effectués le bien fondé de l'hypothèse de Fridjof Nansen sur l'existence d'un relief sous-marin entre le Spitzbergen et le Groenland.
2. Redescendre le courant polaire, au milieu des glaces entraînées par la dérive.
3. Gagner le Groenland oriental à la plus haute latitude et y procéder à une coupe de la nappé qui recouvre la plate-forme continentale.

La *Belgica* après avoir visité l'île Vogelsang, l'île Amsterdam et sa plage de Smeerenburg, après avoir gagné la baie de Treurenberg, repassa le 7 juillet 1905 au nord-ouest de l'île Amsterdam et y effectua, par 310 mètres de fond, une première station océanographique, sa tâche essentielle consistant à élucider l'hypothèse du seuil sous-marin indiqué par Nansen.

La banquise fut rencontrée par 80°20 N et 5°40 E. Le commandant longea alors l'*iskant* vers le sud avec l'espoir d'y trouver une brèche dans la direction du nord-ouest, non pour essayer de battre quelque vain record, mais, comme il le dit lui-même, pour porter ses investigations dans une région inexplorée de l'Océan arctique. Or, il y réussit à merveille. En effet, contrairement à l'opinion courante suivant laquelle la banquise qui défend la côte orientale du Groenland ne pouvait être considérée comme maniable qu'en deçà du 74^e parallèle, de Gerlache parvint à navi-

guer beaucoup plus au nord et atterrit ainsi le 26 juillet à une faible distance du cap Bismarck, par 76°37' N. et 18°33' O., c'est-à-dire deux degrés plus au nord qu'aucune autre expédition. L'intérêt scientifique de cet événement mérite d'être souligné : la *Belgica* avait pu traverser la banquise groenlandaise par le 76^e parallèle et déterminer une section bathymétrique importante dans une zone de la mer du Groenland réputée inaccessible à un navire.

Ce fut à l'occasion de la pointe hardie qu'il poussa au nord du cap Bismarck qu'Adrien de Gerlache découvrit l'île France et le fameux banc de la *Belgica*. Assisté de son lieutenant, il effectua le levé de 120 milles de côtes qui sont désignées aujourd'hui, suivant accord avec les autorités danoises, sous l'appellation générale de terre du duc d'Orléans.

Au cours de ce voyage dans les eaux hyperboréennes, de minutieuses observations météorologiques avaient été enregistrées. Elles furent coordonnées avec celles de trente-trois stations fixes de Scandinavie, du Spitzbergen, du Groenland, d'Islande et des Færøer, en manière telle que M. Dan la Cour, de l'Institut météorologique de Copenhague, réussit à dresser les cartes synoptiques du temps, figurant dans la Collection des Mémoires scientifiques, entés sur la croisière océanographique de la *Belgica* en 1905.

* * *

En 1907, le duc d'Orléans, qui avait acheté la *Belgica*, à l'issue de l'heureuse campagne de 1905, résolut d'entreprendre une seconde course boréale.

Cette fois encore, il consentit à assurer à cette expédition nouvelle un caractère scientifique, sur les instances d'Adrien de Gerlache, auquel furent adjoints le docteur Récamier, le lieutenant Bergendahl, le docteur Stappers, de Hasselt, et le lieutenant Rachlew, de la Marine royale norvégienne, qui fut chargé spécialement des observations magnétiques, ainsi que de celles relatives à l'électricité atmosphérique et à la radioactivité.

La *Belgica* prit la mer à Vardö le 8 juillet 1907, pour ne revoir les côtes de Norvège que deux mois plus tard, après une série de péripéties émouvantes, que le duc d'Orléans lui-même nous a narrées d'une plume alerte dans un ouvrage intitulé : *La Revanche de la banquise*.

Elle fit route vers la côte ouest de l'île méridionale de la Nouvelle-Zemble. Ayant embouqué ensuite le détroit de Matotchkin, elle s'engagea dans la mer de Kara où elle ne tarda pas à se trouver bloquée par les glaces; grâce au courant qui l'entraîna vers la Porte de Kara, elle échappa aux dangers d'une longue détention. Pourtant, en dépit du contretemps survenu, une abondante récolte de documents biologiques s'inscrivit à l'actif de la dérive dans la mer de Kara.

Prolongeant alors la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, sans cesser de poursuivre ses recherches océanographiques, Adrien de Gerlache s'éleva dans l'Océan glacial arctique jusqu'au 78^e parallèle, pour ne regagner les fjords de Norvège que vers la mi-septembre.

Dans l'intention de souligner le caractère imposant des résultats de cette campagne de 1907, qu'il me suffise de rappeler *in globo* le *Recueil de Mémoires scientifiques* auxquels ces résultats fournirent la substance et qui portent les signatures d'Adrien de Gerlache, de Stappers, Thoulet, Meunier, Noordgaard, Dautzenberg et Fischer, Grieg, Nippoldt, bref d'une pléiade de spécialistes d'une autorité incontestée.

* * *

La troisième croisière arctique de la *Belgica* eut pour théâtre les mers de Barents, du Groenland et les frontières de l'Océan glacial arctique. En effet, en 1909 le duc d'Orléans, désireux d'accomplir

une dernière campagne boréale, en confia une fois encore l'organisation et la direction au commandant de Gerlache. Il fut convenu que ce dernier se bornerait à relever des observations météorologiques, à noter l'état des glaces et à poursuivre uniquement dans la mer du Groenland ses recherches bathymétriques. Au docteur Récamier revenait la tâche de recueillir, durant les débarquements, des échantillons de la faune des mousses que l'on connaissait à peine.

Armée à Sandefjord, où elle avait subi un sérieux carénage, la *Belgica* reçut à son bord aux Færoer le duc d'Orléans, le docteur Récamier, le lieutenant Rachlew et le peintre Mérite.

Ayant quitté Thorshavn le 16 juin, elle relâcha à Jan Mayen, où un débarquement eut lieu, dans la baie du bois flotté, puis elle atteignit la glace côtière du Groenland par 73°05' N. Elle procéda ensuite vers le nord, avec des alternatives d'emprisonnement dans la banquise et d'avancée en eau libre, et parvint à 78°10' N., à une faible distance de l'accore orientale du banc de la *Belgica*, découvert en 1905.

C'est alors qu'elle réalisa une prouesse digne d'être signalée : elle progressa vers l'est en se maintenant sur le 78^e parallèle, jalonnant sa route de sondages révélateurs de l'extension orientale du plateau continental. De la comparaison des résultats obtenus en 1909 et en 1905 il fut démontré que la topographie des fonds sous-marins exerce une influence directe sur la distribution même des glaces.

La *Belgica* s'échappa de la banquise boréale par 75°57' N. et gagna le Spitzbergen. Visitant le Bell Sound et la baie Van Muyens, elle s'engagea dans la mer de Barents se rapprochant de la Nouvelle-Zemble, pour mouiller dans le chenal Hamilton, entre les îles Nansen et Pritchett par 80°24' N. et 54°20' E. Elle était donc arrivée à l'archipel François-Joseph.

Le 28 août elle toucha à l'île Hope (Spitzbergen), n'y fit qu'un court séjour, mit le cap sur les côtes norvégiennes et jeta finalement l'ancre à Tromsø.

Cette croisière fut loin d'être stérile du point de vue scientifique. Les nouveaux sondages effectués par le commandant dans les eaux groenlandaises, si nous les coordonnons avec ceux de la campagne de 1905, ont permis de dresser une carte bathymétrique renouvelée de cette province marine encore peu connue. Plus de 300 sondages profonds dans les mers arctiques s'inscrivent ainsi à l'actif d'Adrien de Gerlache, auquel l'illustre découvreur polaire norvégien Fridjof Nansen rendit un éclatant hommage, en constatant que, grâce à lui, l'un des secteurs les moins familiers de la mer norvégienne était précisément celui où notre compatriote, par ses mesures précises, avait imprimé le plus profondément le sceau de sa maîtrise.

D'autre part, le docteur Récamier avait réussi à prélever à Jan Mayen, au Groenland, au Spitzbergen, à la terre François-Joseph des échantillons curieux de la faunule des mousses, qui furent rappelés à la vie, afin d'être étudiés, après plusieurs mois de dessiccation.

* * *

Ayant ainsi relaté, dans ses traits essentiels, la carrière polaire d'Adrien de Gerlache, je m'en voudrais de ne pas esquisser sa silhouette morale.

Clairvoyant et décidé, dès qu'il s'agissait de son métier de navigateur et de découvreur, doué du talent d'organisateur, animateur enthousiaste, sous des apparences réservées et modestes, il n'obéit jamais à d'autre impulsion que la poursuite persévérante de l'idéal qu'il s'était forgé aux premières heures d'éveil de son intelligence.

Ce qui, d'autre part, a scellé d'un cachet d'originalité les campagnes qu'il a entreprises et qui furent si fructueuses, c'est le

souci permanent — qui lui valut l'estime déferente de l'élite universelle — de les mettre au service de la science. En effet, quel que fût leur objectif originel et malgré la modicité des ressources dont il disposa, il ne cessa de les orienter vers un finalisme scientifique. L'histoire de sa vie, l'analyse de ses croisières, de ses découvertes et de ses initiatives illustrent cette constatation d'évidence.

* * *

On ne le répétera jamais assez : la science ne progresse qu'à la condition qu'on lui fournisse les résultats précis d'observations multiples et patientes. Il apparaît clairement, d'ailleurs, que l'avenir des questions polaires — à l'instar de n'importe quel problème d'ordre géographique — dépend uniquement de l'organisation de voyages ou d'enquêtes scientifiques, dont le champ d'action devrait être nettement circonscrit, ainsi que le comprit toujours le grand citoyen dont nous célébrons la mémoire.

Il est bon que l'on sache que les raids audacieux vers l'extrême Nord ou l'extrême Sud perdraient de leur portée culturelle le jour où l'intérêt dramatique seul inspirerait leurs chefs. Or, nous rendrons cette justice au regretté commandant de la *Belgica*, qu'il a démontré par ses réalisations majeures le bien-fondé de cette opinion.

Des hommes de sa trempe ont donc bien mérité de la Patrie, et je dirais volontiers de l'Humanité entière. Lors du retour triomphal de l'expédition antarctique belge, inscrite désormais dans l'histoire de la géographie, le ministre de l'Intérieur adressait, le 5 novembre 1899, les paroles suivantes à de Gerlache :

« Le nom que vous portez, lui disait-il, n'apparaît pas pour la première fois dans nos annales. Il fut celui de l'un des fondateurs de notre indépendance. Ce grand nom a dû peser sur vous, de tout le poids de la réputation qui s'y est attachée, mais vous vous en êtes montré, commandant, le digne héritier. »

La carrière brillante accomplie encore depuis cette date mémorable par Adrien de Gerlache n'apporte-t-elle pas à cet éloge la plus éloquente des attestations ?

Si nous nous essayons à évoquer, enfin, en raccourci, la trame de la vie tout entière d'Adrien de Gerlache, trame qui lui garantit l'unité linéaire, signe d'une valeur de choix, nous discernons, sans peine, qu'elle fut tissée par l'amour de la mer et de la Patrie. Ce double sentiment ne cessa de faire battre son grand cœur, ni d'inspirer son intelligence.

Aussi bien, aimons-nous à nous le représenter de préférence debout au poste de commandement de la nef glorieuse, que les souffles coléens ont guidé vers l'inconnu du rêve. Tel qu'il nous apparaît ainsi, il demeure à jamais dans la mémoire des hommes le fidèle artisan de la loi du progrès et le serviteur fervent d'un haut idéalisme où se conjuguent le désintéressement et la probité.

Par son exemple, il a réalisé merveilleusement la plus émouvante définition de la vie, que j'énoncerai ainsi : « Vivre, ce n'est point glisser sur une agréable surface; ce n'est pas jouer avec le monde, pour y trouver son plaisir; c'est consommer beaucoup de belles choses; c'est être le compagnon de route des étoiles; c'est savoir, espérer, admirer, agir en écoutant sa conscience; mais c'est surtout donner son cœur !

CH. PERGAMENT,
Professeur à l'Université de Bruxelles,
Président
de la Société royale belge de Géographie.
Archiviste en chef
de la Ville de Bruxelles.

Hommage à de Gerlache

SIRE,

EXCELLENCES, MESDAMES,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Il est banal bien que tout naturel et parfois très sincère qu'une allocution comme celle que je suis appelé à prononcer ce soir commence par l'expression de l'émotion.

Simple homme de la rue, ou plutôt, si vous le préférez, homme de la mer, comment voudriez-vous que je ne débute pas ainsi ce soir ?

L'hommage que je dois rendre à un ami et à un maître, trop tôt disparu, suffirait à lui seul pour justifier l'expression de ce sentiment et aussi annihiler mes trop faibles dons d'éloquence.

D'autre part, la présence de Votre Majesté contribue singulièrement à renforcer mon émoi et à diminuer mes moyens.

Sire, la légende veut que Louis XIV, cousin de Votre Majesté, pardonna à Jean Bart de fumer sa pipe dans les galeries de Versailles. Pour me comparer à cet illustre marin, j'ose compter sur l'indulgence de Votre Majesté pour pardonner à un modeste navigateur de manquer peut-être aux règles du protocole en m'adressant à Elle.

Une des plus belles pages de ma vie mouvementée n'est-elle pas celle où venu à Bruxelles en 1925 à bord du *Pourquoi Pas?*, simple Français reconnaissant comme toute la France, me trouvant en présence du Roi-Chevalier, je reçus de l'auguste Père de Votre Majesté un inoubliable et infiniment touchant accueil. « Oubliez que je suis un Roi et considérez-moi comme un ami » furent les premières paroles dont Sa Majesté daigna m'honorer. Je n'ai pas la fatuité de les attribuer à mes propres mérites ! C'est à Gerlache que je les dois, car Sa Majesté avait bien voulu se souvenir que le grand navigateur belge me considérait comme son ami. Mais, après tout, Adrien de Gerlache a-t-il vraiment existé ? N'est-il pas un héros de légende né dans la féconde et prévoyante imagination d'un Jules Verne ? On serait tenté de le croire si les battements de mon cœur ulcéré par sa mort et gonflé de souvenirs ainsi que l'énorme monument scientifique qu'il a laissé derrière lui ne venaient affirmer qu'il fut et qu'il restera un héros de la réalité !

MESDAMES ET MESSIEURS,

Votre président, le professeur Pergameni, saura avec son autorité, sa science et son talent mettre en valeur l'œuvre et la belle vie de votre compatriote; je veux simplement, mais avec tout mon cœur, pousser devant vous un cri d'enthousiasme, d'admiration et d'affection !

À l'expression de mes sentiments personnels viendront s'ajouter celle d'une bien plus grande valeur.

L'Académie des Sciences de l'Institut de France, dont l'illustre explorateur était membre correspondant, apprenant avant-hier la mission dont j'étais honoré, m'a prié, par écrit, d'être son interprète auprès de vous pour joindre son hommage au mien. Hier, le maréchal Franchet d'Esperey, président de la Société de Géographie de France, qui dès la première heure a conféré au commandant de Gerlache sa grande médaille d'or, a bien voulu me charger de la même mission.

À ces manifestations officielles laissez-moi ajouter une note

personnelle d'affectueuse estime et de reconnaissance. Comme modeste explorateur polaire, j'ai le droit de dire qu'Adrien de Gerlache compte parmi les plus grands. Tout comme Christophe Colomb fit reculer les terreurs de la Mer Océane, il a vaincu celles de l'Antarctique ! Devant sa téméraire audace, ses mystères ont été livrés aux hommes. Son coup d'essai fut un coup de maître; il a conçu, préparé, conduit, ramené l'expédition qui a ouvert la voie au siège, puis à la conquête du pôle Sud. Il serait injuste d'oublier qu'il avait de remarquables collaborateurs. Apanage des grands hommes, il eut à subir les attaques des déboullonneurs de gloire; il ne lutta pas contre eux; il fit mieux, il les vainquit en repartant, cette fois pour le Nord, où il accomplit un unique et magnifique travail. Comme représentant de l'Académie des Sciences, j'ai le devoir d'affirmer que de Gerlache fut un splendide serviteur de la science; avec ses qualités exceptionnelles de courage, d'endurance, et ses connaissances, il aurait pu, au record du premier hivernage antarctique, ajouter celui de la latitude la plus élevée. À la gloire populaire qu'il en aurait tirée, il n'a jamais voulu sacrifier les intérêts de la science. Serviteur de celle-ci, il devenait serviteur de l'humanité. Ainsi par sa vie et par son œuvre il a battu tous les records.

Comme ami, laissez-moi pleurer sur sa disparition et louer son caractère. Il n'avait qu'un seul défaut, ou plutôt une exagération de qualité : sa modestie excessive. « Il est permis à un homme de bien d'espérer honneur et gloire de ses vertueux faits », a écrit Amyot-Adrien de Gerlache n'a jamais voulu suivre ce conseil.

« Voir le but, non l'obstacle », « Faire le bien et le bien faire » étaient les directives de sa vie.

Je lui dois tout, il a guidé mes premiers pas, il m'a soutenu, encouragé dans ma carrière. L'été dernier encore, me trouvant dans une mauvaise passe, je me suis souvenu de son expérience et de ses conseils, et ce sont eux qui m'ont permis de sauver mon navire et d'atteindre mon but.

Comme Français, permettez-moi d'insister sur la reconnaissance que lui doit mon pays. de Gerlache adorait sa patrie, la Belgique; il la servait inlassablement, la voulant plus belle encore, plus grande et plus estimée. Il savait qu'en associant des étrangers à son œuvre il augmentait son prestige et sa réputation; mais il avait pour la France une affection amoureuse; il l'a prouvé à maintes reprises, se faisant accompagner par des savants français, conduisant le duc d'Orléans aux plus hautes latitudes du Groenland, alimentant de travail nos laboratoires, enrichissant nos collections nationales.

de Gerlache a su ainsi augmenter l'immense dette de reconnaissance que mon pays doit au vôtre.

Ses amis de France, et je m'honore d'être un des plus sincères, ne l'oublieront jamais.

Leur affection se reportera sur sa famille et son pays; très respectueusement sur sa compagne qui fut son soutien. « On me parle de gloire, m'écrivait la mère d'un autre héros polaire disparu, le capitaine Scott, mais c'est mon fils que je pleure ! » Madame de Gerlache, vous m'écriviez aussi que c'était votre cœur d'épouse qui saignait; on ne console pas de telles douleurs ! Mais qu'elle trouve au moins un apaisement dans la gloire ! C'est si beau pour vous, pour ses enfants, de parler au nom d'un homme qui est devenu citoyen du monde en restant un des plus grands citoyens de son pays et dont on entendra toujours dire que sa vie tout entière fut consacrée à l'honneur, à la science et à la gloire de sa patrie.

Dr J.-B. CHARCOT,
de l'Institut de France.

Impressions d'Irlande

Il est très difficile de juger à distance, d'après des informations de presse souvent tendancieuses, un pays en pleine évolution comme l'est actuellement l'Irlande. La méthode d'observation directe, telle que la prescrivait le vieux Le Play, reste la seule à employer et ce n'est pas en quelques jours qu'il y a moyen de se former une conviction scientifiquement établie. Aussi sont-ce des impressions, plutôt qu'un jugement définitif, que nous apportons ici.

L'Irlande est trop peu connue par nos compatriotes et cependant elle attire d'emblée notre sympathie par quantité d'affinités communes, par un même idéal religieux, par les mêmes luttes soutenues au cours de siècles pour conquérir la liberté nationale et par des relations plongeant dans un lointain passé. Ce sont, pour ne rappeler qu'un seul de ces liens historiques, des disciples du grand saint Patrick et de saint Colomban qui, au VII^e siècle, apportèrent à nos ancêtres l'inappréciable bienfait de la religion chrétienne et ce fut notre Université de Louvain qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, en accueillant les intellectuels irlandais fuyant la persécution, permit d'assurer le recrutement et l'instruction du clergé de l'Ile des Saints et de sauver ses traditions nationales et les monuments de sa littérature.

Aussi est-ce avec le plus vif intérêt que nous devons suivre les progrès de l'Irlande depuis son affranchissement. Il ne faut pas perdre de vue, pour apprécier la situation sous son jour véritable, que le peuple irlandais, chez qui toute autonomie politique et même administrative avait été tuée depuis plus d'un siècle (abolition du *Home Rule* de Grattan en 1800), s'était trouvé en présence des problèmes les plus ardues inhérents à la constitution d'un Etat venu au monde dans des conditions les plus difficiles, au lendemain d'une sanglante révolution et au milieu du désarroi universel de l'après-guerre. L'Irlande eut donc à se diriger au milieu de toutes les difficultés et de tous les tâtonnements inhérents aux débuts d'une nation dans la vie publique. Néanmoins, pendant près de dix ans le gouvernement de M. Cosgrave fonctionna d'une façon régulière, réfutant d'une façon éclatante la légende d'après laquelle les Irlandais laissés à eux-mêmes n'auraient pas été capables de s'organiser au point de vue politique comme au point de vue économique.

L'arrivée au pouvoir de M. de Valera, après une lutte électorale dont on connaît toute la vivacité, accentua le mouvement dans le sens d'une indépendance de plus en plus complète de l'Irlande et provoqua le vote de diverses mesures destinées à affirmer davantage cette indépendance, telle la loi abolissant le serment constitutionnel d'allégeance et telle la déclaration faite, le 28 mai dernier relativement au traitement du gouverneur général, déclaration d'où il résulte que pareil crédit ne sera plus sollicité l'an prochain, l'institution d'un gouvernement général n'ayant plus sa raison d'être.

Cette façon d'agir s'explique par la nécessité dans laquelle s'est trouvé M. de Valera de donner certaine satisfaction aux éléments qui composent l'*Irish Republican Army*. Mais ces extrémistes ne se sont pas déclarés satisfaits des déclarations plus idéalistes que réalistes du chef du gouvernement et ont commencé à faire à celui-ci une opposition de plus en plus acharnée.

Cette attitude a obligé M. de Valera à prendre des mesures de précaution, dont l'une des plus caractéristiques est l'organisation d'une armée de volontaires, organisation ayant un caractère officiel, capable d'aider, le cas échéant, l'armée régulière de l'Etat libre à maintenir l'ordre.

M. de Valera a été également obligé de recourir à des mesures suspensives des libertés constitutionnelles, mesures que, chose curieuse à constater, le parti *Fianna Fail*, actuellement au pouvoir, avait jadis si violemment reprochées au gouvernement de M. Cosgrave. C'est ainsi que, redoutant la façon dont les chefs de la *Republican Army* tentaient de mettre à profit la grève des transports en commun qui, pendant plusieurs semaines, a paralysé Dublin, pour troubler l'ordre et, peut-être même, pour organiser un coup de force susceptible d'engendrer une nouvelle guerre civile, M. de Valera n'a pas hésité de mettre à l'ombre, à la fin du mois de mars dernier, un certain nombre de meneurs républicains. Toute la partie saine de l'opinion a approuvé cette mesure de sûreté publique, mais la nécessité même de pareille mesure prouve que l'union nationale dont se flattait le parti *Fianna Fail* lorsqu'il prit le pouvoir avec l'aide des extrémistes est loin de se réaliser et s'éloigne de plus en plus des possibilités.

Les responsabilités du pouvoir et les utopies irréalisables de certains des éléments qui l'avaient jadis soutenu ont ainsi orienté M. de Valera vers une politique de plus en plus modérée, politique qui a pour résultat de consolider incontestablement son autorité.

Le chef du gouvernement pourra encore faire des déclarations semblables à celles contenues dans son discours du 29 mai concernant le droit de l'Irlande à l'indépendance la plus complète et le retour de l'Ulster dans le giron de la patrie irlandaise, la force même des choses le pousse insensiblement à atténuer son hostilité de jadis à l'égard de l'Angleterre.

C'est ainsi qu'il s'est plu à démontrer la fausseté des allégations qui faisaient croire à une entente antianglaise entre l'Irlande et l'Allemagne. On peut même dire que dans son discours présidentiel il a tendu un rameau d'olivier à l'Angleterre. Tout en affirmant que les relations amicales entre l'Angleterre et l'Irlande doivent être basées avant tout sur la reconnaissance des droits souverains du peuple irlandais, M. de Valera a protesté de son désir de voir établir des liens de plus en plus cordiaux entre les deux pays. Il a donné l'assurance formelle que, contrairement aux bruits fantaisistes mis en circulation, il ne serait jamais permis aux ennemis de l'Angleterre de se servir de l'Irlande comme d'une base militaire et, chose plus intéressante encore, il a laissé entendre que l'Irlande ne serait pas opposée à conclure avec la Grande-Bretagne une entente défensive. Cette déclaration relative à l'attitude de l'Irlande en cas de guerre a même été, sur l'ordre du gouvernement de Dublin, portée à la connaissance du ministre des Dominions à Londres par le Haut Commissaire de l'Etat libre d'Irlande.

Cette heureuse évolution dans les relations anglo-irlandaises s'explique en grande partie par l'influence grandissante du facteur économique. L'Irlande a réalisé au point de vue industriel un effort tout à fait admirable; l'électrification des forces hydrauliques de la Shannon a permis d'établir, un peu partout, des usines et manufactures qui rendront bientôt l'Irlande indépendante des importations de produits finis. Fort habilement le gouvernement a évité les grandes concentrations industrielles, de façon à répartir l'activité entre les diverses régions du pays et à éviter la formation de grosses agglomérations ouvrières susceptibles de devenir des centres d'agitation. Grâce à un tarif très protectionniste et à l'intervention gouvernementale, ces industries se sont développées et donnent des résultats fort satisfaisants. L'aisance règne dans les villes; il suffit de constater l'importance des foules qui se pressent à l'entrée des cinémas et dans les cafés pour voir combien facilement l'argent circule.

Mais la situation est loin d'être aussi bonne dans les campagnes. La « Verte Erin », comme son nom l'indique, est avant tout

un pays de pâturages; sa principale activité consistait dans l'élevage du bétail qu'elle exportait vers l'Angleterre. La véritable guerre douanière entre les deux pays qu'a déchaînée l'élévation des tarifs irlandais pour les produits manufacturés a fermé pour les éleveurs irlandais ce précieux débouché. Aussi, en attendant que les prairies se transforment en terres de labour, transformation qui est en cours, mais qui ne peut se réaliser du jour au lendemain, la situation du paysan irlandais n'est pas particulièrement enviable. L'expérience a prouvé que si, au point de vue économique, l'immense empire britannique peut parfaitement se passer de l'Irlande, il est beaucoup plus difficile pour l'Irlande de se passer du marché impérial. Or, il est difficile d'établir de bonnes relations commerciales lorsque les relations politiques sont tendues, et telle paraît être une des raisons, si pas la raison principale, de l'heureuse amélioration constatée depuis quelque temps dans les rapports anglo-irlandais.

Comme le déclarait, le 26 mai dernier, à Galway, M. Hogan, ex-ministre de l'Agriculture, il importe pour l'Irlande de renoncer à tout nationalisme exagéré; il faut mettre fin à toute propagande tendancieuse contre l'Angleterre. « Je ne viens pas ici plaider pour l'Angleterre — car les Anglais ne se préoccupent pas de nous. Nous devons avoir les marchés anglais, sinon les fermiers feront faillite, et ce n'est pas le froment et la betterave qui nous sauveront. »

Au milieu des hésitations qui marquent cette évolution économique il y a pour la Belgique une occasion unique de conquérir une place importante sur le marché irlandais. Notre pays jouit là-bas d'une très vive sympathie, mais cela ne suffit pas; les Irlandais ont beaucoup d'amour-propre et tiennent à ce que leur pays jouisse à l'étranger de la considération qu'il mérite. L'établissement d'une légation de Belgique à Dublin, à l'exemple de la France et même de l'Espagne, dont cependant les relations commerciales avec l'Irlande sont de beaucoup moins importantes que les nôtres, serait très bien vu et constituerait un précieux adjuvant au développement des relations irlandais-belges.

Vicomte CH. TERLINDEN.

Professeur à l'Université de Louvain.

Retour au pays

Je viens de rentrer à Londres après une absence de quatre mois. J'ai été aux Etats-Unis, tout le long de leur côté orientale, rencontrant du monde et des auditoires dans la Nouvelle-Angleterre, New-York, la Pensylvanie, Washington, la Virginie et la Floride. Je suis revenu par l'Espagne. De là je fus, par la France, en Syrie et en Terre-Sainte pour remonter au nord par l'Italie. Je crois pouvoir dire que je revois l'Angleterre d'un œil frais car je n'ai pas parcouru dix journaux anglais depuis mon départ et les seuls livres anglais que j'ai lus étaient deux volumes de Walter Scott.

Je m'étais imaginé qu'après un aussi long intervalle, peuplé de si grands événements, et arrivés si rapidement, j'allais trouver quelque changement en Angleterre. Je n'en trouvai aucun, si ce n'est que les timbres-poste y sont devenus grands comme des courtes-pointes, impossibles à manier. Puissent-ils retrécir bientôt!

Oui, j'ai retrouvé la chère vieille Angleterre telle que je l'avais quittée. A tout prendre, c'est là une sensation agréable dans un monde secoué par la tempête. Le même ordre, la même paix,

la même ignorance de ce qui se passe au dehors; le même humour puissant et universel; le même ubiquiste contentement de soi-même; le même radotage irréel; le même ennuyeux non-sens dans ce qu'on appelle la vie publique; les mêmes médiocrités remuant et intrigant sur le théâtre clinquant et déguenillé du Parlement, la même glorieuse ironie des pauvres de Londres, le même badinage magnifique et vital...

* * *

L'une des choses qui me frappèrent le plus, à mon retour, fut ce qui s'imprimait en Angleterre à propos de la crise monétaire continentale. Une pareille prose me fait hésiter entre trois questions :

1^o Tous ceux qui écrivent de la sorte sont-ils simplement ignorants, ou une partie d'entre eux sont-ils au service d'intérêts importants? Si oui, quelle est la proportion? Une colonne sur cent est-elle écrite par quelqu'un à la langue liée, ou une sur cinquante, ou neuf sur dix?

2^o Pourquoi écrit-on cela? Qui, les propriétaires des journaux qui impriment cela, veulent-ils influencer? L'effet sur le lecteur anglais ordinaire n'importe en rien et personne, sur le Continent, ne s'occupe le moins du monde de ce qui s'imprime en Angleterre. Alors, pourquoi est-ce imprimé?

3^o Pourquoi personne ne publie-t-il la vérité, les véritables éléments du cas? Evidemment personne ne s'attend à trouver la vérité sur n'importe quel problème important dans notre presse officielle, mais je m'étonne qu'en matière aussi grave on ne trouve nulle part, fût-ce dans un coin obscur, un avis indépendant et libre.

La situation était parfaitement claire. Des spéculateurs opérant en grand de Londres, mais comprenant des gens de toutes les nations et d'aucune, voulaient détruire le franc français. Pour deux raisons : d'abord parce qu'en cas de succès les bénéfices seraient énormes, ensuite parce que tant qu'il restera un bloc-or important, la Livre sterling sera en danger. Plus on obligera de monnaies-or à lâcher l'or, plus grande sera la chance de voir graviter finalement toutes les monnaies vers la Livre sterling. Si l'on parvenait à ce résultat, la Livre ferait la loi au monde et tout ce qui arriverait à la Livre arriverait aux autres monnaies également. Elles seraient solidaires.

Actuellement, tant qu'il y aura un bloc-or, toute glissade de la Livre risque de dégénérer très vite en éboulement.

C'est ce que nous vîmes en mars dernier. La Livre se mit à glisser. On put appréhender qu'elle allait dégringoler le talus. Une attaque violente fut déclenchée contre le franc belge, à ce moment-là la monnaie la plus vulnérable du bloc-or. L'attaque réussit et la Livre fut sauvée. Puis, dans la crainte d'un prochain malaise de la Livre, une offensive concentrée fut dirigée de Londres contre la monnaie hollandaise. Cette fois l'attaque échoua et les Anglais, ainsi que les spéculateurs étrangers qui nous suivaient, subirent de terribles pertes. Après cela on s'en prit au franc français, la monnaie-or de loin la plus importante. Il semble que cette dernière attaque ait également échoué, encore que cet échec ne soit pas encore acquis. Que si l'échec se confirme, les baissiers de Londres souffriront des pertes sans proportion avec celles que leur valut déjà leur défaite en Hollande.

* * *

A la question : mais d'où vient donc ce danger permanent pour la Livre? la réponse est simple. La valeur monétaire

de simples bouts de papier dépend de la limitation artificielle de leur quantité. La quantité émise de pareil papier est à l'entière discrétion de quelques hommes. Si jamais le public se met à douter de la puissance de ces hommes ou de leur désir de contenir le papier émis dans des limites restreintes, la prétendue monnaie commence à glisser. Pendant les guerres napoléoniennes, du papier « sans base » fut maintenu au niveau voulu bien plus longtemps que les trois années et demie pendant lesquelles la Livre vient de tenir. Mais il arriva un moment où ce papier se mit à glisser et si Napoléon n'avait pas commis la lourde faute que fut la campagne de Russie, ce papier aurait fini par s'écrouler tout à fait.

L'occasion de vendre du franc français à terme se présentait exceptionnellement bien. Le budget français accusait un mali de l'ordre de cent millions de Livres sterling (plus de sept milliards de francs français); des autorités économiques françaises de premier plan plaidaient pour une dévaluation; la presse se mettait à annoncer l'intention des politiciens de céder. D'autre part, il était difficile de voir comment, à la longue, les Français pourraient maintenir l'actuelle parité-or. Le rendement des impôts indirects baissait avec la crise, et les impôts directs ne peuvent dépasser un certain niveau dans un pays où la propriété est bien divisée. Il n'y avait, de plus, aucune marge suffisante pour diminuer la grande masse des dépenses publiques.

Si l'attaque sur le franc échoue, ne fût-ce que temporairement, il sera intéressant de savoir de quel ordre seront les pertes des spéculateurs londoniens. La fuite des capitaux quittant la France, conséquence inévitable de la baisse du franc, peut être arrêtée; le capital « réfugié » reviendra si la confiance se rétablit; mais ceux qui vendirent des francs à terme à 80 et plus (on m'a affirmé qu'il s'en est traité à 82 1/2) sont perdus à moins que ne survienne, et très vite, une nouvelle panique. Il leur faudra livrer les francs vendus! Depuis 26 on n'aura plus vu une aussi énorme « capture » de baissiers.

Que si, en fin de compte, le franc français tombe, du mal résultera, peut-être, une bonne chose au moins, la fin d'un parlementarisme corrompu et du gouvernement des politiciens professionnels. La France est le dernier pays européen où ce parlementarisme a maintenu une espèce de vie désespérée et discréditée, empoisonnant l'État tout entier. Sa fin — même au prix de grandes luttes et de grands désordres — serait une délivrance pour toute la chrétienté.

* * *

Entre-temps, l'impression du Jubilé anglais sur l'opinion continentale a été profonde. On voulait lui faire produire cet effet et on y a pleinement réussi. Rien d'étonnant, d'ailleurs! Ce fut une manifestation d'unité nationale et de sentiment patriotique comme même l'Angleterre contemporaine n'en avait pas encore donnée. Ce qui frappe le plus dans une nation étrangère, c'est la qualité de son union intérieure; dans ce sens-là l'unité est vraiment une force. Jouir à l'étranger d'une réputation d'unité nationale est, après l'armement réel, le principal atout que puisse posséder une nation. Cette impression d'unité fut maintenue avec grand succès, positivement et négativement. Le manque d'homogénéité des constituants de ce qui, malgré toutes les différences, est réuni *grosso modo* sous un seul nom et coloré d'une même couleur sur la mappemonde, fut non seulement oublié, mais fut expulsé de la pensée de l'observateur étranger. Le spectateur continental avait l'impression d'une Irlande passionnément attachée au lien britannique; d'une Afrique du Sud aussi anglaise que le Kent; d'une Inde, ce continent, simple province d'un bloc homogène.

D'être à même de donner une pareille impression (et elle fut

certainement donnée à la masse des étrangers) était non seulement un grand triomphe de ces mêmes talents qui distinguèrent la propagande anglaise pendant la guerre, mais encore un réel accroissement du prestige anglais. D'aucuns ne croient pas au prestige parce qu'il n'est pas matériel. Ce n'est pas une chose tangible, solide comme un cuirassé, ni une chose dénombrable comme un rôle de troupes sous les armes. Mais nier sa valeur serait sot que nier la valeur du crédit dans le domaine économique. Comme le crédit, le prestige n'a pas de valeur permanente, mais il est capable de faire franchir une passe difficile. Il sauva Venise pendant plus de deux siècles.

* * *

Pendant mon absence, un autre événement s'était passé qui, pour n'être pas un succès aussi complet que celui du Jubilé, est néanmoins remarquable; je veux parler du succès remporté par l'Etat-major prussien sur l'opinion anglaise. Il est étonnant de constater à quel point cette opinion est devenue amicale envers ce qu'elle appelle « Hitler ». L'infortuné Hitler n'est pas la réalité vraie : celle-ci est la tradition et l'organisation prussienne qui ont mis Hitler où il est et qui exploitent sa grande popularité. L'Etat-major général prussien, l'armée qu'il commande et les hobereaux de l'Est quasi identifiés à la machine militaire ont un but précis : rétablir dans son ancienne texture et son ancien caractère le Reich allemand prussianisé, y compris son ancien pouvoir d'obtenir ce qu'il voulait par le chantage à la guerre.

L'Etat-major prussien a certainement réussi plus qu'à moitié, non seulement à convaincre l'opinion anglaise, mais même les plus instruits de nos politiciens. Est-ce assez curieux de constater que l'Angleterre, qui a travaillé avec la Prusse depuis deux cents ans, — Londres et Berlin sont les capitales jumelles qui soutiennent la culture protestante en Europe, — comprenne si peu cette Prusse avec laquelle elle était, et sera sans doute encore, unie par une alliance morale permanente? Nulle part, à l'heure actuelle, la Prusse n'est moins comprise qu'elle ne l'est en Angleterre. De là, la série qui n'en finit pas des surprises que la Prusse procure à l'Angleterre — y compris son antisémitisme qui scandalisa tellement et désorienta si fort nos vénérables d'Oxford et de Cambridge. En ce moment, « Hitler » — c'est-à-dire les hobereaux de l'Est, l'Etat-major prussien, tête de l'armée prussienne, et le système financier et industriel mêlé à tout cela — est de plus en plus cru en Angleterre.

Plus cette confiance grandira et plus se fortifiera le camp adverse avec les Italiens et les Français (malgré leur lamentable Parlement) à la tête de la coalition. Et plus, évidemment, cette coalition considérera-t-elle le destin de la Grande-Bretagne comme dépendant du sort de Berlin.

HILAIRE BELLOC.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

En quelques lignes...

Le bulletin météorologique

Il est, depuis six semaines, d'une déconcertante uniformité. L'abbé Gabriel a perdu tout crédit. Le Vieux-Major est mort et enterré. Eux, du moins, mettaient dans leurs prévisions quelque fantaisie. Le régime du cyclone à perpétuité nous avertit, deux fois par jour, que des vents modérés souffleront de l'Ouest et du Sud-Ouest. Ce qui, pour les canards et les marchands de parapluies, est une bénédiction. Les « averse même orageuses » l'emportent sur les « larges éclaircies ». La grêle fauche les moissons et les espoirs de l'assureur confiant dans ses statistiques.

Les malveillants accusent le Ciel. Les tardigrades vous parlent de ces ondes diaboliques qui jettent la perturbation dans l'éther. Les grincheux se rabattent sur l'Exposition du Heysel. Car il est convenu, n'est-ce pas? que la Belgique, terre classique de la « drache » nationale, ne peut organiser un cortège ou un festival sans ouvrir, du même coup, les écluses célestes.

D'ailleurs, l'été mouillé n'a pas perdu tous ses prestiges. Allez faire un tour à la campagne. (Et munissez-vous d'un « ciré », par précaution.) Vous assisterez à la plus luxuriante des folies en vert. Comme l'orage quotidien lave les feuilles et les tiges, nulle poussière sur le décor de la forêt, de la prairie. Les foins sont hauts comme ça. Le bétail s'y vautre jusqu'à mi-ventre. Le ciel lui-même, gris et bleu, avec des fâcheries et des sourires, des cumulus et des culottes de gendarmes, est bien un ciel de chez nous, tel qu'on le voit sur les toiles de nos paysagistes, à l'exposition d'Art ancien.

Souffrons donc que le bulletin météorologique nous prédise l'ondée pour demain. *Sunt lacrymae rerum...* Mais quelle poésie dans ces larmes!

Une cause célèbre

Les Assises du Brabant n'ont donc plus rien à envier aux Assises de la Seine. Nous avons, « à l'instar de Paris », notre procès croustillant. Déjà, des gazettes ont mis en feuilleton la navrante aventure d'un fils de famille dévoyé et de sa cynique comparse. Mais voici que les ténors du barreau promettent de faire, devant le jury, assaut d'éloquence. Le prétoire est envahi. Psychologie des foules!

Celles qui se pressent autour du box des accusés n'ont rien que de vulgaire. Car elles se soucient bien peu de la joute académique qui opposerait au gueuloir de M^e X... la dialectique de M^e B... L'Anglais suivait la ménagerie pour voir dévorer le dompteur. Ces belles écouteuses se disputent la carte d'invitation pour assister à la mort d'un homme. Quelque méprisable que soit un criminel, il est rare qu'aux Assises, dans cette atmosphère de spectacle que l'on crée autour de sa mise en accusation, il ne prenne pas figure de malheureux.

Les *Nouvelles littéraires* avaient organisé, il y a quelques années, une série de reportages faits par des écrivains improvisés journalistes à l'occasion de quelques causes célèbres. François Mauriac avait assisté au procès d'une femme adultère et deux fois meurtrière. Il rédigea, sur ce sujet, un papier poignant. Ce qui l'avait frappé, ce qu'il rendait avec une intensité dramatique, c'est la déréliction totale d'une créature humaine sur laquelle s'appesantit, plus cruelle que le châtement, la curiosité du public. Cet homme, cette femme entre les deux gendarmes, tous l'accu-

blent et tous l'abandonnent. Un accusé n'est déjà plus dans la vie. Il est le prétexte : prétexte à des effets de manches, à des sensations prolongées (comme dit le vocabulaire des chroniques judiciaires).

— Mais il y a la victime, le sang qui crie vengeance!

Je ne l'oublie pas. Mais je souhaiterais que, dans le moment où elle rétablit l'ordre social, la Justice ne trahit point les droits de la Pitié.

Waterloo

La butte sert à toutes sortes de commémorations. Hier, les admirateurs de Hugo s'y rendaient en autocar — le dernier autocar où l'on cause — pour ajouter quelques discours aux discours de la Grand'Place :

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands...

(11^{ème} connu; variations de MM. Piérard, Bovesse et Claudel). Les Wallons frénétiques, partisans de l'annexion à la France, ont convié à Waterloo la garde qui ne se rend pas.

Ce pèlerinage historico-sentimental s'était mis sous le signe du tourisme. Entendez par là que les pèlerins étaient alléchés par la perspective d'une randonnée fort pittoresque à travers les sites wallons. De la part des organisateurs, ce fut là un trait de génie. Car Waterloo n'est qu'une « morne plaine » (Hugo *dit*), et il y a beau temps que Jules Destrée a perdu le secret de l'éloquence sur la butte.

Cependant, la station nationale de l'I. N. R. diffusait, selon le terme consacré, cette manifestation oratoire. Il est vrai d'ajouter que c'était en manière de réciprocité, les Flamands ayant obtenu l'autorisation de transmettre sur leur propre longueur d'ondes le pèlerinage de l'Yser.

Tout cela est assez grotesque. Les braves gens — il y avait parmi eux pas mal de braves gens — qui sont allés chanter la *Marseillaise* aux pieds du lion seraient fort en peine de donner les raisons d'une démarche aussi intempestive. Historiquement, la journée de Waterloo n'a aucune signification pour ce qui regarde l'avenir de la Wallonie. S'agit-il de rendre hommage au courage malheureux, à la France meurtrie?... Les occasions ne manquent pas. Nos wallingants vont-ils à Elhe, à Rossignol, à Dinant, à Nieuport?... Sous quelque angle qu'on l'envisage, cette journée du 16 juin est une journée des dupes. Sauf pour ceux-là qui n'auront subi harangues et fanfares que pour faire, par monts et par vaux, la promenade des Ardennes.

Examens

Ils ont commencé dans nos Universités. On les avance un peu, chaque année. Comme si l'on était pressé de rendre la parole à ceux qui vont profiter des pourcentages d'échecs pour gémir sur la grande pitié de l'enseignement supérieur.

Pendant la période des examens le concierge est devenu le grand homme. C'est lui qui affiche les listes, brosse le tapis vert, encourage l'étudiant, rassure les familles.

L'ouverture de la session se fait dans une atmosphère d'optimisme. Le n^o 1 est toujours détenu par un « manchaballe » (ce qui veut dire, en langage chrétien mais fort peu évangélique, que les premiers sont bien les premiers). Aussi les couloirs bruyants accueillent-ils encore les rêves du pire cancre. A la porte des auditoires transformés en confessionnaux, derrière ces panneaux matelassés qui font songer à l'antichambre du dentiste, on se « donne » les derniers tuyaux. La sonnette de la délibération a toujours son timbre clair.

... Mais voici que, sur la liste des résultats, le sigle fatal A (Ajourné) se multiplie! C'est le moment d'accuser la longueur de la session, l'impatience des interrogateurs :

— Le prof souffrait du foie... — As-tu remarqué son teint jaune?... — Il ne m'a posé qu'une seule question!...

Pour l'instant, les GD (Grande Distinction) ne sont pas rares. Et l'on pourra lire, dans le canard local : « *Succès universitaire. Nous apprenons que notre jeune concitoyen Paul Durand, fils de l'honorable et très distingué chef de gare, a réussi brillamment son dernier examen. Nos félicitations les plus chaleureuses.* »

Pierre l'Ermitte

Il a lui aussi prêché une croisade et c'est pourquoi Pie XI vient de lui accorder le titre de prélat. Peu le connaissent sous son vrai nom d'abbé Loutil : ses livres et les films que l'on en a tirés l'ont surtout illustré sous son nom de guerre. Quand il était lui-même un de ces gavroches parisiens dont il a fait volontiers les héros de ses ouvrages, il s'appelait lui-même Pierre le Batailleur et Pierre Brise-Fer. L'histoire de sa vocation est des plus curieuses. Un soir qu'il rêvait de longs voyages et de luttes ardentes, une quinte de toux amena sur son mouchoir un peu de sang. A un carabin de ses amis il demanda quel serait son diagnostic à l'endroit d'une maladie dont il décrivit les symptômes sans avouer que c'était lui-même qui les éprouvait! « Ton camarade est fichu! » répondit l'ami. Le jeune Loutil pensa qu'il n'avait plus qu'à apprendre à mourir convenablement. Le soir même, il alla une dernière fois au théâtre voir *Macbeth*, joué par Sarah Bernhard. Et le lendemain il entra au séminaire. C'est alors qu'il écrivit son *Journal d'un Tuberculeux*. Mais Dieu lui fit entendre que la volonté de vivre est un devoir de chrétien, qu'elle mérite de toute manière un miracle et que la gloire de vaincre la maladie en vaut une autre. Il se soigna enfin et un an après les cavernes de son poumon se cicatrisaient complètement. Aujourd'hui, ce vieillard de plus de soixante-dix ans, qui fait du ministère, du journalisme et du roman, est encore solide comme un chêne.

Ce qui lui permit d'écrire sur le peuple avec cette verve gouailleuse qui n'est pas sans rappeler Jean Drault, Courteline, voire Gyp, ce furent tout d'abord ses souvenirs d'enfance. Il aime se répéter qu'il a usé ses premiers fonds de culotte sur les bancs d'une école primaire tenue par les « Petits Frères » et qu'il a tôt fréquenté, dans le ruisseau, les petits camarades de la « laïque ». Ordonné prêtre, il continua à vivre parmi les gens du peuple. Il fit ses premières armes comme vicaire à Clichy, en pleine banlieue ouvrière; puis il alla à Saint-Roch, pays de basoche; ensuite à Chaillot, où il put étudier à loisir la bourgeoisie mondaine, qui lui laissa peu d'illusions. A Montmartre il retrouva ses vrais amis : les petites gens au cœur simple et les artistes à l'âme candide. On sait d'ailleurs qu'il fut durant quinze ans conseiller municipal de ce quartier. L'œuvre de Pierre l'Ermitte journaliste et écrivain est considérable. C'est l'œuvre d'un prêtre qui a compris le peuple parce qu'il a su l'aimer et lui pardonner. Elle a certainement contribué à éclairer la question sociale et à la mieux résoudre.

Doudan pédagogue

Le prix Favre vient d'être décerné à une femme belge, Claire Witmeur, pour sa thèse doctorale sur Doudan. Cet éducateur modèle est en réalité peu connu. Il nous souvient qu'Henri Brémond en parlait volontiers, lui qui aimait les esprits où la science n'avait pas dévasté le naturel et la fantaisie. Doudan, d'ailleurs ennemi du classicisme obstiné et des idées reçues,

penchait plutôt vers le romantisme. La sécheresse le rebutait parce qu'elle dénonçait l'indigence de la vie intérieure et souvent le manque de personnalité : « On a si peu de vie intérieure écrivait-il à M^m de Staël, qu'on tâche de se faire une gerbe de tout ce qu'on glane par les champs d'autrui. Là où il n'y a pas de « moi », il n'y a rien. »

Ce fut par cette plénitude d'âme et de sentiment que s'illustra l'éminent homme. Il fut mieux que le précepteur fidèle et savant des jeunes de Broglie : leur ami et l'ami de toute cette famille où l'intelligence et le talent sont monnaie courante. Le célèbre abbé de Broglie aida Doudan à mourir pieusement. Si sa foi avait pâli durant sa vie, la sincérité de son cœur ne s'était pas aisément mise d'accord avec le scepticisme de son esprit. Ses écrits en témoignent. Il y avait d'ailleurs l'étoffe d'un grand chrétien dans cet humaniste parfait et qui savait ce que pouvait être le renoncement, par la vertu d'une vie rongée par la maladie. Il savait le prix de la solitude où l'on se préserve de l'« ensoleillement des bagatelles » et le bienfait des hautes cimes où, pour garder sa force et se purifier, l'esprit a besoin « d'aller chaque jour respirer ». La poésie, il l'expliquera volontiers par « l'écho lointain d'un monde invisible encore ».

Ce lettré délicat ne chercha ni la gloire, ni le monde. Il les avait mesurés à l'aune de cet infini dont il sentait la grandeur. Et cet homme qui souffrit, qui demeura volontairement caché a su écrire comme nul autre sur la joie et les horizons qu'il faut donner aux enfants. Il a voulu qu'on fasse avant tout fructifier en eux ce que Wordsworth appelle « le premier de tous les grands dons : une âme vivante », et leur splendide imagination.

La lauréate du prix Favre a fait reflourir par la gracieuse fantaisie d'une pensée et d'une plume qui s'accordent aux mille nuances du sujet la mémoire de cet éducateur hors pair. En ces temps où l'on croit devoir définir la pédagogie et louer les pédagogues en applaudissant des *tests* et des mensurations, c'est assurément un mérite d'avoir montré la sagesse supérieure d'une éducation basée sur les impondérables et sur le spirituel.

L'évolution du poème chevaleresque en Italie⁽¹⁾

Nous commettrions une grave erreur si nous jugions la Renaissance italienne « en fonction », comme disent les mathématiciens, de la Renaissance française. De l'autre côté des Alpes, il ne peut s'agir d'une seconde naissance, d'un retour brusque à l'Antiquité au mépris des traditions nationales du Moyen âge. Pour l'excellente raison que l'Antiquité n'a jamais cessé d'exercer son prestige chez un peuple qui vivait au milieu des plus saisissantes révélations de l'art antique. Ici encore, la grande ombre de Rome plane sur l'histoire des idées et des formes d'expression. On a pu dire, et non sans raison, que les admirables bas-reliefs d'un Nicolas de Pise, sculptés dès la seconde moitié du XIII^e siècle, sont entièrement inspirés des sarcophages romains. Et, pour rester sur le terrain qui est le nôtre, comment parler d'abandon des traditions médiévales, alors que le chef-d'œuvre de l'Arioste, ce *Roland furieux* qui incarne tout l'esprit de la Renaissance italienne, chante de

(1) Voir *Revue catholique* du 7 juin 1935.

Charlemagne et des preux, héros populaires en Italie depuis plusieurs siècles, on s'en souvient ?

Sans doute, la Renaissance italienne, c'est la compréhension plus large, plus profonde, plus humaine, des littératures latine et grecque, ou, plutôt, de l'âme antique. Un Pétrarque est, par excellence, le type de ces humanistes (c'est le nom qu'on va leur donner) qui prennent conscience de la différence entre deux civilisations, entre deux mondes. Et ce n'est pas mon propos de vous dire aujourd'hui tout ce que cette idée allait apporter d'enrichissement dans le domaine des lettres et des arts. Mais il appartenait aux Italiens de ne pas couper les ponts avec le monde moderne. C'est dans cette fusion de l'élément ancien et de l'élément traditionnel que réside l'originalité de la Renaissance italienne.

On pourrait considérer les fameuses *Stanzas per la Giostra*, du Politien, comme le modèle achevé de cette littérature qui combine les leçons de Virgile, d'Horace, d'Ovide et les thèmes chers à Dante, à Pétrarque, aux autres Italiens. Pour célébrer Julien de Médicis, frère cadet du Magnifique, le Politien s'affirme le plus personnel des imitateurs. Les beautés antiques, il se les est proprement assimilées. L'esprit chevaleresque et la poésie amoureuse du XIV^e siècle se fondent harmonieusement avec les réminiscences de Stace et de Claudien. Voilà bien le canon poétique de la Renaissance italienne ! « Sur des pensées nouveaux, faisons des vers antiques », disait André Chénier. Ici, pensées et vers sont mi-antiques, mi-modernes.

Le poème chevaleresque va nous en donner le brillant témoignage.

J'ai insisté longuement — plus que de raison, peut-être — sur les origines de cette littérature. Je le regrette un peu, maintenant que je sens qu'il me faudra sacrifier le fruit à la graine, la fleur au bouton ; maintenant que je suis forcé de brosser à larges traits l'évolution d'un genre qui va de Pulci au Tasse, en passant par Boiardo et l'Arioste. Les exigences de l'érudition ne rachètent pas toujours les joies de l'esthétique. Je demande pardon pour la sévérité grande de ce préambule historique.

* * *

Et j'en arrive, sans plus tarder, à Pulci, au *Morgante* de Luigi Pulci, le premier essai de poème chevaleresque en Italie.

Luigi Pulci est un quattrocentiste. Il a vécu dans l'entourage immédiat des Médicis, à une époque où Florence, la Florence du XV^e siècle, est un centre littéraire et artistique particulièrement florissant. Singulièrement ondoyant, aussi. Il faut lire, chez Vespasiano da Bisticci, des tableaux pris sur le vif de cette société démocratique et policée, qui se complait à la fois aux blandices de la culture païenne et aux divertissements plus francs, plus drus de la chanson de carrefour. Précisément, le *Morgante*, de Pulci, parodie des chansons de geste, va nous offrir un échantillon curieux de la littérature qui devait plaire aux Florentins.

Pulci est un tempérament verveux, caustique, caricaturiste. Il nous a laissé des sonnets satiriques et burlesques qui en disent long sur ses vivacités de langage. A la demande de Lucrezia Tornabuoni, la pieuse mère de Laurent, il entreprend une composition parodique : le *Morgante*, dit le plus souvent *Morgante Maggiore*, où il adoptera tous les procédés du *cantastorie* populaire. L'œuvre qui va sortir de cette plume railleuse est donc, à tous égards, une caricature. Attention, cependant ! Pulci n'a rien d'un dénigreur, d'un dédaigneux. Une bonne humeur sympathique et communicative trahit le vif plaisir qu'il dut prendre, bien souvent, à se mêler à la foule des badauds. Les aventures de Renaud et de Roland ne laissent pas de piquer sa curiosité. Il ne va pas jusqu'à l'émerveillement. C'est toute la différence. Entre le Pulci florentin du XV^e siècle et un auditeur de Vérone ou de Modène en l'an de

grâce 1200 et quelque, il y a — simplement — la distance de deux siècles. Deux siècles pendant lesquels l'esprit humain a cheminé. On ne peut plus exiger, des auditeurs du *Morgante*, cette candeur épique, don d'enfance, qui est nécessaire à l'intelligence des premières chansons de geste. L'esprit de critique a soufflé, frondeur et satirique, incrédule au demeurant. Mais, de même que nous prenons encore une joie sans mélange à voir se dérouler, sur l'écran, la bataille des Trois Mousquetaires, les prouesses du Bossu aux prises avec M. de Gonzague, les contemporains de Pulci ne se sont pas esclaffés. Aux endroits les plus ahurissants, ils se sont contentés de sourire...

Ainsi donc, la première adaptation du poème chevaleresque par la Renaissance italienne ne ressortit nullement à la littérature satirico-malveillante. Un bourgeois cultivé de Florence la narquoise s'est approprié les drôleries, les tics, les artifices, les formules d'une littérature populaire que, dans son for intérieur, il continue de chérir.

En tout cas, dans le *Morgante*, l'esprit est bien plus intéressant que l'histoire. Vous me permettez bien, n'est-ce pas, de ne point perdre du temps à vous résumer les aventures passablement incohérentes de ces XXVIII chants. Qu'il me suffise de dire un mot de l'épisode de Margutte. Margutte est une création originale de Pulci, tandis que l'intrigue du *Morgante* semble avoir été reprise à un médiocre poème anonyme. Roland, excédé de la niaiserie de Charlemagne, l'éternel dupé, se met en route pour la Paganie ; il rencontre un géant qu'il provoque, qu'il combat, qu'il vainc, auquel il fait grâce, qu'il baptise et qui finit par devenir son meilleur compagnon. Morgante, vrai personnage rabelaisien, doué d'un appétit et d'une vigueur formidables, rencontrera à son tour le pendable Margutte, incarnation cynique et bouffonne des sept péchés capitaux. Le développement insolite que prend, sous la plume de Pulci, l'épisode parfaitement adventice de Margutte est une indication qu'il ne faudrait pas négliger. D'autant plus que la langue du poète se révèle particulièrement savoureuse, chaque fois qu'il s'agit de mettre en scène ou de faire parler les deux inséparables compagnons.

Elle est, cette langue du *Morgante*, tout comme l'esprit, en partie double. L'élément antique y a laissé relativement peu de traces. Nous sommes loin de l'érudition d'un Politien. Mais il y a les réminiscences de Pétrarque et surtout de Dante, que son compatriote admirait beaucoup. Il y a surtout l'écho dru, vert, salace à l'occasion, de la langue du peuple de Florence. Les saillies, les bons mots, les tours vifs, les locutions pittoresques font penser à un Trilusso ou à un Pascarella.

Le premier poème chevaleresque de la Renaissance italienne manquait, d'ailleurs, de métier. Ce sera la tâche des continuateurs de perfectionner le genre. Le genre lui-même est désormais amorcé. Il s'agit — on le répète, et on y insisterait volontiers — d'une littérature de compromis. Devant la production populaire, ses thèmes favoris, ses héros préférés, l'homme de la Renaissance réagit, au nom de l'esprit critique. C'est esprit critique, j'aurais voulu le faire toucher du doigt dans un autre épisode : l'épisode d'Astarotte et de Farfarello. Ce sont deux diables d'enfer, chargés de ramener d'Orient en Espagne Renaud et son compagnon. Au cours d'une chevauchée fantastique, Astarotte, qui est bien disant, explique à son cavalier la théologie, l'Écriture, annonce les grandes découvertes et se prononce sur la question du salut éternel des païens qui n'auront pas connu la loi du Christ. Pulci ironise-t-il ? C'est possible. Mais pas plus qu'il ne songerait à ridiculiser les héros de l'épopée, il ne veut verser dans l'incrédulité railleuse et desséchante. Ce Florentin de bonne race est un humoriste. Et qui ne s'ignore pas.

Phénomène curieux, attachant. Phénomène individuel, d'ailleurs. Pulci — et Pio Rajna l'a fort bien montré dans son étude

désormais classique sur les sources du *Roland furieux* — est un cas *sui generis*. C'est avec Boiardo que l'évolution du poème chevaleresque se dessine nettement, dans la ligne de ce que l'on pourrait appeler le classique du genre.

* * *

Boiardo est un gentilhomme de la cour de Ferrare. Et voilà un premier point qui a son importance. Il y a quelque chose de très intéressant dans ce rôle dévolu aux petites cours princières de Ferrare et de Mantoue dans l'histoire de la Renaissance italienne. *Mutatis mutandis*, on pourrait soutenir que les princes d'Este ont joué un personnage analogue à celui que jouera, à Weimar, le duc protecteur de Goethe et de Schiller. C'est à Ferrare surtout que, sous l'impulsion d'Isabelle d'Este, femme de Jean-François de Gonzague, va se manifester le courant humaniste. Que l'on ne s'y trompe pas, au demeurant. Si les nobles chevaliers et les gentilles dames se préoccupent de représentations théâtrales et de vers latins, ils continuent de faire leurs délices des aventures arthuriennes. Lancelot du Lac et la reine Guenièvre, Tristan le preux et Iseut la blonde n'ont pas cessé d'être des professeurs d'amour, des conseillers d'évasions romanesques.

Le trait de génie de Matteo Maria Boiardo, comte de Scandiano, lettré, courtisan et poète, fut de transformer en paladins courtois et diserts les héros de l'épopée française, ceux-là précisément que Pulci avait croqués avec sa verve truculente et bourgeoise. La véritable révolution consiste donc, si l'on veut, dans un glissement, dans un décalage du personnel romanesque. Et le titre seul de l'œuvre boiardesque : *Le Roland amoureux* est tout un programme. Les héros du poème chevaleresque seront empruntés à la littérature populaire des *cantastorie*; mais la mise en œuvre relèvera plutôt du cycle breton. Désormais, la fusion est complète entre les deux courants importés par les jongleurs de France. Ainsi, le caractère de la Renaissance italienne se manifeste, une fois de plus, par l'harmonie.

Je n'insisterai pas sur l'intrigue du *Roland amoureux*. Aussi bien nous apparaît-elle singulièrement touffue et surabondante en épisodes de toute farine. La véritable héroïne du poème est Angélique, la femme coquette, adroite, enjôleuse, la *donna mobile* qui affolera le paladin Roland. Roland lui-même, sans être jamais ridicule, n'est plus qu'un amoureux transi, plus expert à rompre des lances qu'à parler aux femmes, et dont la psychologie donne matière à des développements singulièrement perspicaces. Autour du couple central, c'est toute une galerie de chevaliers et de vierges guerrières : les Renaud, les Roger, les Bradamante et les Marphise, qui vont enchanter pour des siècles la société brillante dont ils sont comme le miroir. Quant à l'élément religieux, il a presque complètement disparu, tout comme l'élément national. Certes, Charlemagne et Agramant sont les empereurs de deux armées rivales. Mais ils s'affrontent pour des questions de prestige personnel. Il ne s'agit plus de la lutte à mort entre le Croissant et la Croix. Ce n'est pas chez Boiardo qu'on dirait ingénument : « Chrétiens ont droit, païens ont tort. » Tout de même que, dans une joute, la faveur du public va au mieux allant, à celui qui se tient plus ferme en selle, les lecteurs du *Roland amoureux* savent, à l'occasion, souligner de leurs applaudissements le noble coup d'épée d'un Sarrasin bien embouché.

Pour ce qui touche l'élément humaniste, il est introduit — et abondamment — dans l'œuvre de Boiardo, par la mythologie. Le mythe de Polyphème, celui de Médée, celui de Narcisse, pour n'en citer que quelques-uns, s'insèrent tout naturellement dans le récit. Boiardo était lui-même un latiniste distingué. Mais comme, d'autre part, la littérature traditionnelle du Moyen âge italien est aussi mise à contribution, nous pouvons dire que Boiardo

s'arrête à un compromis, c'est-à-dire à une fusion. De quelque côté qu'on le considère, le *Roland amoureux* porte donc témoignage d'un renouvellement de la matière chevaleresque sous le signe de l'heureux équilibre et des développements harmonieux.

Qu'a-t-il manqué à Boiardo pour être le grand poète de la Renaissance? Peu de chose, en vérité. La forme du poème a quelque rudesse. Le gentilhomme ferrarais ne possédait pas toutes les subtilités du gentil parler de Toscane. Et puis, surtout, Boiardo a été éclipsé par son continuateur, l'Arioste. Quoi qu'il en soit, la gloire du familier d'Isabelle d'Este demeure incontestable. J'inclinerais à penser, pour ma part, qu'elle doit être davantage mise en vedette. En dépit de certaines imperfections de forme, le *Roland amoureux* est le prototype du poème chevaleresque de la Renaissance. L'Arioste ne fera que reprendre et perfectionner un genre dont nous possédons désormais toutes les lois. Non seulement, le récit est orienté dans le sens de la fantaisie; non seulement, les personnages sont campés, immortels et si vivants (songez surtout à cette Angélique, création personnelle du poète ferrarais); mais Boiardo — il ne faudrait pas l'oublier — a lancé aussi la mode de cette ironie discrète, de ce sourire très fin qui fleurit sur la lèvre de l'homme de cour. A la verve bourgeoise, un tantet débraillée, de Pulci, il substitue le sourire en demi-teinte, l'ironie à demi-mots. Ici encore, l'Arioste ne sera qu'un heureux successeur.

* * *

Successeur et continuateur. Le *Roland amoureux*, malgré ses LXIX chants, demeurerait inachevé. La descente de Charles VIII en Italie avait interrompu le divertissement du poète. La plume qu'il a laissé tomber, l'Arioste va la relever. Avec quelle maîtrise et, pour tout dire en un mot, quel génie!

Nous sommes toujours à la cour de Ferrare. Mais, à la différence de Boiardo, l'Arioste n'est pas de famille noble. Son père avait le grade de capitaine, aux ordres d'Hercule I^{er}. Lui-même servira le cardinal Hippolyte, puis le duc Alphonse, en attendant que des loisirs dorés lui permettent de se retirer à la campagne, avec la belle Alessandra Benucci, sa femme tendrement aimée. D'éducation toute classique, l'Arioste tournait fort agréablement le vers latin. A telles enseignes que le célèbre Bembo lui conseillait de rivaliser uniquement avec Catulle ou bien avec Tibulle. Mais la période de l'imitation servile de l'Antiquité est révolue en Italie. Le goût désormais affiné, maîtres de leur métier tout aussi bien que de leur inspiration, les poètes veulent trouver, dans la langue de *si*, l'instrument qui leur permettra de faire une chose de beauté, cette joie pour toujours...

Il n'est point non plus question de résumer les aventures du *Roland furieux*. L'Arioste, qui a repris les personnages et le récit au point où Boiardo les avait abandonnés, va dérouler, pendant des octaves et des octaves, des chants et des chants, la trame la plus fantaisiste du conte le plus étourdissant. Mais j'insisterais plutôt sur cet aspect romanesque du *Roland furieux*.

Dans une conférence fort appréciée qu'il fit à la tribune de l'*Institut de Culture italienne*, le romancier Angelo Gatti insistait, non sans raison, sur cette vertu imaginative de l'Arioste — et de ses compatriotes, en général. Il me semble qu'il faut mettre l'accent sur ce caractère italien. L'imagination, dont on dit — bien à tort, selon mon goût — beaucoup de mal, est ce qui manque le plus à tant de romanciers, de romancières de chez nous. Le bon sens est une denrée infiniment plus courante que la fantaisie. Tant pis! Tant pis pour le genre romanesque! Oh! je sais bien qu'un nouveau genre de roman, appelé le roman poétique ou le roman-rêve, est venu proposer comme un remède au mal dont nous souffrons : le réalisme plat. Il reste que les Français souffrent de cette incapacité cruelle d'inventer, de créer le mirage, d'ouvrir

les ailes à la chimère, de semer les étoiles au ciel. A cet égard, la lecture de l'Arioste est une source perpétuelle d'enchantements, une invitation de tous les instants aux voyages les plus merveilleux,

Autour de l'épisode central de Roland devenu fou de rage, parce qu'il a surpris le secret des amours de sa belle Angélique avec le berger Médor, cent, mille aventures imprévues font la plus luxuriante des toiles de fond. Touchant ou romanesque, comique ou libertin, mordant ou solennel, familier ou épique, mais toujours *grazioso, brioso*, l'Arioste est le Merlin du poème chevaleresque. Tout se transmue en or sous sa baguette prestigieuse. Et cet honnête fonctionnaire retraité, indulgent et débonnaire, pacifique et sage, a donné et continue encore de donner le modèle du pêcheur de lune, du chevaucheur de fumées et de contes à vous tenir éveillé toutes les mille et une nuits.

Je sais bien que la critique moderne a prétendu démontrer, en s'acrochant à la question des sources, que l'Arioste n'avait pas inventé un seul détail de son chef-d'œuvre. Et puis après?... Oui ou non, l'Arioste nous donne-t-il l'impression d'avoir créé de toutes pièces son matériel d'artificier? Tout le reste est *wissenschaftlich*, comme disent les Allemands, c'est-à-dire assez vain et superfétatoire. Pareille attitude vous étonne peut-être de la part d'un universitaire. C'est que j'estime, par dessus toutes choses, la beauté. Dès que nous avons fait l'effort nécessaire pour replacer une œuvre d'art dans son climat historique, laissons-nous donc prendre à la magie de l'art éternel.

Pour en revenir au *Roland furieux*, la crédibilité est parfaite de ce conte bleu. Dans le monde de féerie où le poète nous entraîne, nous nous sentons tout à fait rassurés, tout à fait heureux, parce que rien ne sollicite notre intelligence raisonneuse. Quelle différence avec le roman français, qui pourrait, presque toujours, s'énoncer par un théorème : A aime B, B est aimé de C, etc!...

Il ne faudrait pas croire que cet art fût purement objectif. L'Arioste intervient dans son œuvre. Non seulement, par les rappels qu'il fait à chaque instant de souvenirs contemporains et surtout des gloires de la maison d'Este; mais aussi par cet art très subtil, très ingénieux, très délicat, d'interpeller le lecteur. Chez cet aristocrate d'éducation et de public, je trouve là comme un écho ironique et discret du *cantastorie* sur la place en plein vent.

Plus que par la peinture des caractères, l'Arioste vivra surtout par son art. Et ici, j'avoue volontiers mon impuissance. Pour vous faire sentir, pour vous faire goûter la beauté de ce vers élégant et fluide, délicat sans être mou et qui laisse loin derrière lui les plus éclatantes réussites de Boiardo, je devrais recourir à la lecture dans le texte d'un épisode du *Roland furieux*. Je n'en ai ni le loisir, ni sans doute la capacité. Et je ne voudrais pas exposer le « délit langage », pour parler comme Brunet Latin, à chanter mal, à chanter faux sur des lèvres wallonnes. Mais nous retiendrons, si vous le voulez bien, cette idée, à coup sûr nouvelle dans la littérature, de la beauté pour la beauté, de l'art pour l'art. Le *Roland furieux* est le chef-d'œuvre de la Renaissance italienne, — et, l'on peut dire, le premier chef-d'œuvre de l'art moderne, — parce qu'il répudie toute intention qui ne soit pas une intention esthétique. A cet égard, la comparaison s'impose avec la *Divine Comédie*. Dante a exprimé merveilleusement l'inquiétude religieuse et théologique et scientifique et morale aussi du Moyen âge chrétien. Chez l'Arioste, tout disparaît devant la préoccupation exigeante, absolue, de la beauté éternelle, de l'art prestigieux, souverain et vainqueur.

On a voulu faire de l'Arioste un moraliste. Et l'on songeait sans doute à ces quelques premières octaves par lesquelles s'ouvre chaque chant et où se glisse une exhortation au public. Qui ne voit qu'il ne s'agit là que d'une parodie plaisante de la chanson populaire? Au demeurant, cette prédication se teinte, presque toujours, dans le *Roland furieux*, d'ironie. Dans le même ordre d'idées, les flatteries à l'adresse de la famille d'Este ne sont qu'un

élément accessoire. Et la satire elle-même finit par s'estomper derrière les caprices de l'imagination.

L'imagination : avec l'Arioste, il faut toujours en revenir là. C'est bien par son caractère romanesque, tout autant que pour sa valeur d'art, que le *Roland furieux* s'affirme comme un rayonnant chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre unique. Car il sonne glorieusement l'heure d'un aboutissement triomphal.

* * *

Nous sommes au bout. Nous avons bouclé la boucle. Dans le *Roland furieux*, vous retrouverez, à condition de l'y chercher, l'élément traditionnel. Traditionnels les personnages, populaire le sujet; en ce sens qu'ils correspondent aux préoccupations d'une société formée depuis deux siècles dans l'admiration des héros épiques devenus courtois. Classique, d'autre part, cette forme achevée, où les plus hauts modèles de l'Antiquité mettent comme des reflets virgiliens sur les prouesses de Roger-Énée. Et tandis que de nombreuses allusions situent très exactement le poème dans l'atmosphère de la cour de Ferrare, les éléments psychologiques — songez à l'étude du sentiment de la jalousie — haussent le *Roland furieux* au rang des œuvres humaines, des classiques de tous les temps. Que ceux qui regrettent, chez l'Arioste, l'absence de toute pensée philosophique ne se hâtent pas de conclure. Certes, l'inquiétude de Dante nous grandit; le nonchaloir du *Roland* nous ravit. C'est encore une philosophie que celle qui conseille aux pauvres mortels que nous sommes de cueillir sur leurs pas les roses de la vie et les conseils du rêve.

J'arrêterai ici mon trop aride exposé. Je n'ignore pas que le poème chevaleresque décrira une dernière courbe. Voici venir l'épopée néo-classique du Tasse, qu'il faudrait mettre sur le même pied que les *Lusiades* de Camoëns. Le Tasse, la *Jérusalem délivrée*, je vous les abandonne! Non que nous n'y puissions trouver d'indiscutables beautés. Il fait bon se reposer dans les jardins d'Armide. Mais c'est là, déjà, un art de décadence. L'imitation froide a pris le pas sur l'inspiration spontanée. Le vrai drame du Tasse, — car il y en a un, — c'est celui qui a tenté un Goethe : le débat intérieur entre l'écrivain et le croyant, entre l'artiste et le conformiste, ce débat qui revit tragiquement dans la cellule de Sant' Anna ou au couvent de Saint-Onuphre. Il me déplairait de vous quitter sur un motif de décadence, sur une courbe qui fait chute.

Revenons, une dernière fois, à l'Arioste. Avec lui, nous sommes au plus haut période. Et vraiment, quelle route parcourue depuis que les premiers jongleurs, les premiers troubadours avaient franchi les Alpes, emportant dans leur pauvre cervelle ou sur le parchemin souillé les preux de Charlemagne et les amants bretons! Certes, l'Italie n'a pas créé de rien le poème chevaleresque. La matière de France et la matière de Bretagne lui sont venues d'ailleurs. Et, d'un autre côté, c'est à l'école des Anciens que les poètes d'Italie ont appris le secret de la virtuosité dans la pratique de l'*ottava rima*. Pourtant, quelles que soient ces influences de fond et de forme, le poème chevaleresque de la Renaissance reste spécifiquement italien. En accommodant le matériel épique et courtois au gré de ses publics populaire et aristocratique, en maintenant la balance égale entre l'élément traditionnel et l'élément antique, en développant surtout — et c'est par là que je termine — la part du romanesque et du merveilleux, l'Italie de Pulci, de Boiardo et de l'Arioste a créé un frisson nouveau.

Soyons reconnaissants aux gentils écrivains de la maison d'Este d'avoir multiplié nos chances de bonheur en ouvrant devant nous, sur la route de l'Aventure, les perspectives sans limites de l'inconnu, de l'étrange, de l'amour fantasque, des fées au doux visage, des nains, des perles, des étoiles, des cerveaux en fioles et des fleurs en bouquets, de la vie qu'on rêve — enfin! — et qui vaut mieux, n'est-il pas vrai, que la vie sans rêves...

FERNAND DESONAY,
de l'Université de Liège.

Moscou rempart de Versailles

Une politique est digne de ce nom, qui, sans perdre de vue les enseignements du passé, ne ferme pas les yeux à la réalité du présent.

M. Jacques Bainville a cité un mot profond et prophétique de Delcassé. A la remarque de son interlocuteur que la Pologne était ressuscitée à point « pour suppléer à la Russie », l'artisan de l'Entente cordiale répondit « avec l'accent de la certitude » : « *Nous aurons avec nous la Russie et la Pologne.* » « Lorsqu'il était ministre, explique M. Jacques Bainville (1), Delcassé avait eu une idée, une seule idée, qu'un enfant était capable de saisir et même de concevoir. Étant donné que l'Allemagne se préparait à attaquer la France, il fallait que la France eût beaucoup d'alliés, le plus possible d'alliés, tous les alliés possibles dans tout le monde possible, de manière à vaincre l'Allemagne quand elle nous aurait attaqués, et à lui reprendre l'Alsace-Lorraine. Cela fait, et comme il était persuadé que l'Allemagne devait chercher une revanche, *Delcassé, après 1918, rêvait toujours d'une coalition; et c'est pourquoi il ne désespérait pas que la Russie, fût-elle bolcheviste, s'ajoutât à la Pologne.* »

Ce rêve est aujourd'hui une réalité. La Russie bolcheviste fait partie de la coalition française. Elle est même allée plus loin que la Pologne, puisqu'elle a adopté toutes les thèses françaises sur les grands problèmes du jour. Le champion de la révolution donne par son attitude une curieuse leçon de réalisme à tous les pacifistes doctrinaires « de gauche » qui combattent le traité de Versailles et l'équilibre européen « mortel pour la paix » qui en est issu, en se déclarant sans ambages pour le maintien de cet équilibre et contre la révision des traités. Ses principes révolutionnaires ne l'empêchent pas de reconnaître effectivement que la sécurité de la France est identique au maintien de la paix, et que la suprématie en Europe en est un gage. Aux yeux des Russes les travaillistes britanniques par exemple ne sont que des « auxiliaires précieux d'Hitler » qui, « en tant que pacifistes authentiques, contribuent à déchaîner la guerre » en « exploitant le sentiment pacifiste des masses contre la cause de la paix » (*Pravda*).

Or, cet événement, capable de retourner la roue de l'histoire, est loin d'être apprécié à sa juste valeur.

* * *

Quant aux innocents de la politique qui se laissent prendre aux « finasseries » d'Hitler après avoir été dupés par celles de Stresemann (l'annulation des réparations devait aussi ramener, avec la paix entre la France et l'Allemagne, la prospérité mondiale), leur cas est particulièrement triste. Ils croient à la sincérité de Hitler tout comme ses miliciens qui chantent « Nous battons victorieusement la France ». Aucun doute que nulle autre solution du problème franco-allemand, et partant de la paix européenne, n'eût été plus simple et efficace que l'entente entre Paris et Berlin. Mais la nécessité est une chose, la possibilité en est une autre. Les plus optimistes pensent qu'il suffirait de « causer » avec l'Allemagne pour trouver aussitôt un terrain d'entente. Causer de quoi? Tant qu'on parle de paix abstraite,

tout semble aller bien. Essaie-t-on de donner à l'idée de paix un contenu concret, les difficultés surgissent immédiatement.

La raison en est très simple. Si pour la France paix est synonyme de l'ordre politique existant, de la jouissance tranquille et assurée des fruits de sa victoire, pour l'Allemagne cette paix-là est synonyme d'« injustice » et de « crime » contre l'Europe. Dans son esprit, la « véritable » paix s'identifie au renversement de la situation actuelle issue des traités et au rétablissement d'un nouvel état de choses « plus juste », d'une situation plus ou moins semblable à celle que le grand état-major impérial eût imposée à l'Europe s'il avait gagné la guerre mondiale.

« Causer » avec l'Allemagne, cela veut dire qu'on reconnaît l'égalité des droits — ce que les Allemands posent, d'ailleurs avec logique, comme une condition préalable. Or, le corollaire de l'égalité entre les grandes puissances européennes est l'équilibre européen, établi dans un esprit de fraternisation universelle.

Le mot « équilibre » a fait fortune depuis Versailles. Il sonne bien et contient un sens de justice qui impose. Seulement, comme le disait récemment M. Winston Churchill dans un discours radiodiffusé, « l'équilibre européen conduira à la guerre. C'est sur la prépondérance que doit reposer la paix. »

C'est l'évidence même. La *pax romana* ne fut point une paix d'équilibre, elle reposait sur la prépondérance de Rome. En 1914 l'Europe jouissait de l'équilibre auquel on voudrait la reconduire aujourd'hui. Quel fut le résultat? Si l'Entente cordiale eût joué alors dans le sens d'une alliance et si la paix s'était appuyée sur la prépondérance franco-britannique, il est très probable qu'il n'y aurait pas eu de guerre.

A Versailles les vainqueurs s'appliquèrent à remédier à cette situation. Ils ont voulu fonder la paix sur leur prépondérance. Si les traités n'ont pas pu donner à l'Europe une paix stable, ce ne fut pas parce qu'ils étaient « injustes » — il n'existe pas de traités « justes » entre vainqueurs et vaincus — ou parce que le principe qui les a inspirés était faux. Ce fut uniquement parce que ce principe n'a pas été respecté dans l'exécution des traités. Sans parler des États-Unis qui voulaient une paix « sans vainqueurs ni vaincus » — ce qui est un non-sens — l'Angleterre revient à son « dada » de la « balance des puissances » sur le continent. Il se passa alors ceci, qui n'est que trop naturel : la paix commença à chanceler parce qu'elle ne pouvait plus se reposer sur la prépondérance des vainqueurs divisés entre eux. Dès lors, plus l'équilibre se rétablissait par le redressement de l'Allemagne, plus l'instabilité de l'Europe croissait. Le peu de stabilité qu'elle a connue jusqu'à présent, l'Europe la doit sans contredit à la prépondérance de la France.

On a beau tourner et retourner le problème des relations franco-allemandes et apporter au débat la meilleure volonté, le désir d'entente le plus sincère; on n'en sortira jamais, on ne pourra jamais rien contre cette conception opposée de la paix qui exclut d'avance toute solution « raisonnable » du problème.

La politique de rapprochement avec l'Allemagne, qui prétend résoudre l'ensemble des problèmes d'après-guerre, n'est, à voir de près, qu'une parodie de la politique bismarckienne bien connue : s'assurer de l'amitié de l'adversaire battu, à condition que celui-ci accepte rétrospectivement avec résignation son sort comme prix généreux du vainqueur. Là où l'inventeur de cette méthode de « fraternisation » tout à l'avantage du vainqueur envisageait sa volonté de fer d'imposer les *droits du vainqueur* au vaincu, les imitateurs apportent leur « bonne volonté » à reconnaître les *droits du vaincu*. Renversant les bases mêmes de la méthode bismarckienne, ils partent de ce postulat que l'adversaire battu accepterait de bonne grâce sa défaite contre quelques concessions, ce qui est une absurdité psychologique.

(1) *L'Action française* du 24 avril 1934.

Une politique de rapprochement, fondée nécessairement sur la « réparation des injustices » causées par la guerre, n'aurait un sens et une chance d'aboutir que si le vainqueur, en l'occurrence la France, renonçait à l'ensemble des bénéfices de la victoire. Ce n'est qu'à ce prix-là que l'Allemagne eût été satisfaite. Et encore! Il n'est pas sûr que la France se fût ainsi rachetée. Ce que les Allemands ne lui pardonnent surtout pas, c'est de ne pas s'être laissé battre, de les avoir empêchés de gagner la guerre. C'est pourquoi rien ne dit que l'Allemagne serait réconciliée même au prix de l'annulation totale du traité de Versailles. Il n'est guère besoin d'être prophète pour prévoir que lorsqu'elle aura repris ce qu'elle avait perdu par sa défaite, elle voudra avoir ce qu'elle eût dû gagner si elle avait vaincu, c'est-à-dire la suprématie.

* * *

Le plus grand vice de la politique briandiste fut d'avoir entretenu avec insistance ces illusions. Un pacifisme béat, résultant d'une fatigue d'ailleurs compréhensible, inspirait ces négociations stériles avec Berlin qui aboutissaient régulièrement à des échecs. Pacifisme sans doute sincère, mais qui ne tenait pas compte de la réalité. Le malheur est qu'il ne suffit pas de vouloir la paix pour l'avoir. Surtout quand on jouit, comme c'est le cas de la France, des avantages d'une victoire. La paix, nul n'en doute aujourd'hui, est la continuation de la guerre par d'autres moyens. Gagner la guerre, c'est très beau; ce n'est pas tout, il faut également gagner la paix. Une guerre gagnée qui n'est pas suivie et complétée par une paix gagnée équivaut à une guerre perdue. Or, on ne gagne pas une paix en faisant des cadeaux aux vaincus. Aucun pays, a dit à peu près Bismarck, n'est assez riche pour pouvoir garder par des concessions ce qu'il prétend garder.

La politique dite d'apaisement n'est au fond qu'une politique de paresse. On se leurre d'illusions pour s'épargner l'effort. Aussi cette politique fut forcément interprétée jusqu'à présent comme un signe de faiblesse. Elle donne raison aux Allemands d'abord, qui prétendent que la France était indigne de la victoire parce qu'elle n'a pas la force d'imposer à l'Europe une véritable paix. Aux Italiens ensuite, qui soutiennent que la France est une nation en décomposition, que son dynamisme n'est pas de taille à lui permettre de jouer un rôle de premier plan en Europe, et que par conséquent elle doit céder le pas aux nations plus jeunes et plus vigoureuses qu'elle.

La France eut beau saper de ses propres mains l'édifice de Versailles, abandonner l'une après l'autre ses positions les plus fortes, se dessaisir des meilleurs atouts de la victoire. Tous ses sacrifices n'ont servi à rien. Le problème capital de la sécurité n'a marqué aucune avance. Il se dresse aujourd'hui comme hier, plus menaçant, et plus pressant que jamais.

Dans ces conditions, l'idée de Delcassé redevient l'impératif catégorique de la politique française. Étant donné que l'Allemagne se prépare de nouveau à la guerre de revanche, il faut que la France ait « beaucoup d'alliés, le plus possible d'alliés, tous les alliés possibles dans tout le monde possible », de manière à pouvoir se défendre et sauvegarder la paix. Or, à ce moment critique et décisif, une seule puissance lui offre son concours réel et efficace : la Russie. Elle n'est certes plus celle des tsars; néanmoins elle parle le même langage que la France. Comme en 1914, et cela est l'essentiel. Si pour l'Angleterre le « danger allemand » a cessé d'exister depuis que l'Allemagne fut dépouillée de sa flotte, ce danger est le grand souci de la Russie bolcheviste depuis que Hitler règne à Berlin. Ainsi le même intérêt de défense contre le même adversaire la conduit aux côtés de la France. C'est pour cette raison que le champion de la révolution mondiale a pris avec empressement position pour la stabilité européenne,

telle qu'elle existe actuellement, en s'efforçant même de la rendre, si l'on peut dire, « dynamique », agissante dans un sens absolument opposé à celui du pacifisme briandiste, afin qu'elle soit à l'abri de tout danger de bouleversement.

Le réalisme de la politique soviétique a vite fait d'établir ce principe fondamental et qui lui sert de ligne de conduite : que devant le péril de la nouvelle guerre en préparation tous les pays pacifiques sont solidaires, que le bien commun, la paix, est indivisible et qu'elle doit être défendue sur tous les fronts. « Le coup de Sadowa, qui doit préparer le Sedan, ne passera pas, la politique de Sadowa fût-elle drapée dans le plus pacifique des vêtements. » Ainsi s'exprime dans les colonnes des officieuses *Izvestia*, expliquant la politique soviétique, le porte-parole du gouvernement de Moscou, Karl Radek. Les bolcheviks voient des « coups de Sadowa » partout où les ennemis de la paix essaient de renverser l'équilibre des forces établi à Versailles : dans les pays baltes et le « couloir » de Dantzig comme en Autriche et dans les Balkans; dans la question du désarmement comme dans celle de la révision des traités, voire de la réforme de la Société des Nations.

La France se trouve ainsi en face d'une situation nouvelle, qui n'est en somme que la situation rêvée par elle, et qui l'a obsédée pendant des années, depuis la Conférence de la Paix. Comme le dit avec justesse M. Guglielmo Ferrero (1), les hommes qui ont fait les traités, et en premier lieu les Français, « ont sinon vu, au moins soupçonné *ce vide* » que la défection de la Russie laissait sous leurs pieds et « ils ont cherché à le combler, soit en mettant les États-Unis à la place de la Russie, soit en créant la Société des Nations ». « Les États-Unis qui avaient déjà remplacé la Russie dans la dernière phase de la guerre auraient dû dans la paix être la force lointaine qui maintiendrait l'équilibre entre les puissances européennes, comme la Russie après 1815. La fameuse clause de garantie et l'inclusion des États-Unis dans la Société des Nations visaient à ce but. » Or, les États-Unis repoussèrent le traité de Versailles et refusèrent de jouer ce rôle. Après ce premier échec, restait la Société des Nations. Mais celle-là aussi fut un échec. Elle n'a pas réussi « à exorciser le démon de la peur qui s'est emparé de l'humanité, à guérir les peuples de l'obsession de la guerre, à redonner à l'Europe la tranquillité relative dont elle jouissait encore dans les derniers temps de l'équilibre agonisant ». Désespérés, les États se tournèrent alors vers l'ancien système. « Ignorant que l'équilibre n'est plus possible parce que la masse de l'Empire russe s'est dissoute, ils s'efforcèrent de le rétablir quand même. » La France notamment espérait « avoir créé un nouvel équilibre en opposant à l'Allemagne une coalition d'États petits et moyens, anciens et nouveaux, qui lui sont amis ». Mais « voici que des doutes surgissent » quant à la solidité et à l'efficacité de cette coalition. C'est en effet sous cette impression qu'on se tourna vers l'Angleterre et qu'on courut après le rapprochement avec l'Allemagne.

Maintenant la Russie bolcheviste est là. Elle est prête à rendre à l'Europe ce que M. Ferrero lui reproche d'avoir enlevé au monde occidental : l'équilibre; à redevenir ce qu'elle fut de 1815 à 1914, pour un siècle, « la grande force d'équilibre de l'Europe »; à remédier au « désaxement de l'Occident, provoqué par l'écroulement du tsarisme ». Que pourrait faire la France, sinon accepter la main que lui tend l'ex-allié, cette Union soviétique qui « existe et pèse sur les destinées de l'Europe et du monde aujourd'hui et pèsera encore plus dans l'avenir (2) »? Comment

(1) Dans une conférence faite le 15 décembre 1932 à l'Université de Bruxelles et publiée dans la *Revue* de cette Université, n° 3, février-mars-avril 1933.

(2) Le *Popolo d'Italia*.

la France refuserait-elle de jouer dans l'intérêt de la paix ce formidable atout? Dans les conditions actuelles de l'Europe, le Volga est aussi près du Rhin que la Vistule. Une coalition de paix allant de Paris à Moscou et englobant tous les pays qui ne veulent pas la guerre constituerait la meilleure garantie contre la guerre. « Il n'y a pas de jeu, si subtil qu'il soit, dit M. Pierre Dominique, qui puisse ébranler un bloc composé de la France, de la Belgique, de la Pologne, de l'U. R. S. S., de l'Union balkanique et de la Petite-Entente. » Dans le cadre de cette coalition de paix, la France n'aurait qu'à se redresser, à resserrer ses alliances et renforcer ses positions pour donner enfin, une solution réaliste et efficace au problème obsédant de sa sécurité.

* * *

Cela n'échappe pas aux ennemis de la paix, et qui sont aussi les ennemis de la France et de la Russie. D'où leur acharnement à faire échec à cette œuvre de paix et à empêcher à tout prix la consolidation du nouveau « bloc français ». Sans parler de la farce grotesque de l'« Internationale de l'ordre » contre l'« anarchie rouge », dénoncée par M. Charles Maurras lui-même, leur suprême « finasserie » est de faire croire à la France et à la Pologne qu'en laissant faire le Reich hitlérien à l'Est, elles détournent la menace allemande de leurs frontières. L'argument est de taille. Il a fait déjà des victimes... Cependant on se demande comment on peut entretenir des illusions sur le sort qui serait réservé à la France et à la Pologne » si ce plan réussissait, si Hitler l'emportait à l'Est. Un journaliste anglais « de gauche », M. Robert Dell, a mis en termes éloquentes la France en garde contre ces dangereuses illusions : « Si, dit-il, la France consentait à l'expansion allemande vers l'Est, elle serait l'instrument de sa propre destruction. Hitler veut avoir les mains libres pour agir à l'Est. Mais il serait insultant pour le peuple français de supposer qu'il tolérerait une pareille trahison, conduisant à un véritable suicide de la France. Si l'Allemagne annexait l'Autriche, ainsi que des territoires polonais et tchécoslovaques, puis « colonisait » en Russie, comme M. Hugenberg l'avait proposé à Londres, et enfin soumettait les États baltes au protectorat allemand, la France deviendrait un pays vassal de l'Allemagne. L'amitié que Hitler offre à la France est plus dangereuse que ne le serait une hostilité ouverte (1). »

Dans le même ordre d'idées, M. Pierre Bernus, pourtant un adversaire du pacte d'assistance mutuelle franco-russe, écrit : « Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'on devrait laisser à l'Allemagne toute liberté d'action en Europe orientale, sous le prétexte qu'elle serait ainsi détournée à notre avantage de l'Occident. De tels calculs, par lesquels on cherche à acheter sa tranquillité au détriment d'autrui, sont toujours assez répugnants. Ils sont en outre faux. C'est toute l'Europe centrale et orientale qu'on livrerait ainsi au troisième Reich. Ce serait un second *Sadowa*, plus gros encore pour nous de conséquences désastreuses que le premier (2). »

Il est hors de doute que l'isolement est l'idéal pour tout pays qui ne voudrait que vivre en paix, dans un monde de fous où mille questions couvent des dangers de guerre. Plus on est lié, plus on est exposé. C'est l'évidence même. Mais la question est de savoir si la politique d'isolement, que la France reproche à l'Angleterre, est praticable pour elle. La France étant intéressée dans une mesure beaucoup plus large que n'importe quel autre pays au maintien de la paix se trouve dans l'obligation de la défendre. Sa frontière politique est forcément partout où la paix de l'Europe est menacée. « L'erreur la plus naïve qu'on puisse

faire, disent avec raison les Russes, est de penser que la paix puisse être sauvée pour un seul pays en Europe, tandis que les autres seront inondés de sang. » M. Mac Donald lui-même a dû reconnaître (1) qu'« un pays seul ne peut faire la paix ». L'enchevêtrement des problèmes et des intérêts des puissances est aujourd'hui tel qu'une guerre « localisée » est inconcevable et inadmissible. Où que commence la prochaine guerre, elle deviendra de proche en proche une seconde guerre mondiale, et entraînera finalement toutes les grandes puissances dans ses remous. Cette constatation vaut également pour le conflit, probable entre tous, en Extrême-Orient. C'est pourquoi la politique qui consiste à abandonner les Russes à leur sort pour gagner les bonnes grâces des Japonais à cause de l'Indochine est un non-sens. Les Hollandais ne sont nullement suspects de pratiquer une politique « bolcheviste », au contraire. La propagande japonaise n'en est pas moins active aux Indes néerlandaises qui ont le tort d'être plus riches en matières premières, plus fertiles et plus aptes au repeuplement que la Mandchourie ou les provinces orientales de Sibérie. Le conflit en Extrême-Orient ne sera que le signal de la conflagration générale. Ceux qui prétendent qu'en prenant parti pour le Japon on le séparerait de l'Allemagne ne tiennent pas compte que Hitler attend que jaillissent les premières flammes en Asie pour mettre aussitôt le feu en Europe.

Le rôle de défenseur de la paix mondiale a certes des inconvénients très graves. La France ne peut pas renoncer à ses responsabilités. C'est là en quelque sorte la rançon de la victoire remportée avec l'aide des peuples dont le sort est aujourd'hui entre les mains de la France.

Mais il y a autre chose encore. En admettant une guerre « localisée » contre la Russie soviétique, cette guerre serait quand même faite aux dépens de tous les *beati possidentes* actuels. Pour cette simple raison, qu'elle serait une véritable guerre de revanche pour l'Allemagne ainsi que pour tous les vaincus et les mécontents de la Grande Guerre. Ceux-ci sont les seuls qui aient tout à gagner à un nouveau chambardement de la carte d'Europe; les autres tout à perdre. De toutes façons, la France et ses alliés auraient fait les frais de la victoire de la « civilisation », représentée par l'Allemagne de la croix gammée, contre la « barbarie bolcheviste ».

Hitler lui-même a eu soin, dans son livre *Mein Kampf*, d'avertir le monde que sa politique de l'Est n'est pas une fin en soi, que c'est la France, « l'ennemi mortel », qu'il veut atteindre par le détour de Moscou. Son antibolchevisme n'est ainsi en quelque sorte que le cheval de Troie de l'impérialisme allemand. L'écrasement du bolchevisme est envisagé comme le point de départ de la revanche du pangermanisme. Immobilisée dans les « chaînes » du traité de Versailles, dont elle a vainement essayé de « limer » les maillons essentiels, l'Allemagne hitlérienne s'est rendu compte que, dans l'état actuel de l'équilibre des forces en Europe, toute tentative d'arriver à ses fins est condamnée d'avance. A la suite de cette constatation, la politique allemande s'orienta définitivement contre la Russie, conformément au plan du *Führer*. Elle voit dans cette méthode le seul moyen de percer le front de défense de la paix qui la paralyse, en l'attaquant à un point extra-européen qu'elle croit plus vulnérable et moins bien gardé que les autres, comptant surtout sur la phobie universelle du bolchevisme.

Calcul ingénieux à tout point de vue. Si l'Allemagne gagne la partie Russie, la partie européenne est gagnée d'emblée. Le tour de la France viendra après la Russie.

Ainsi s'explique ce fait curieux que depuis l'avènement de

(1) *La Nation* de New-York.

(2) *Le Journal des Débats* du 2 mai 1935.

(1) Dans un discours prononcé le 17 janvier 1935 à Newcastle.

Hitler tous les problèmes européens sont relégués au second plan. Au début de 1933 on craignait que le *Führer* arrivé au pouvoir n'attaquât aussitôt la France. On l'a vu au contraire jurer de son pacifisme et proposer « une entente directe ». Il en fut de même de la question du « corridor » polonais, considérée comme le principal foyer de guerre. Au lieu d'envoyer ses miliciens réparer « la plus grande injustice » du traité de Versailles, Hitler signa avec les Polonais un accord qui reconnaît leurs droits sur ces « terres allemandes ». On a dit alors que le *Führer* se réservait pour porter tout son effort sur la question de l'Anschluss. Mais en Autriche aussi il céda le pas à Mussolini.

Cela ne signifie pas que l'Allemagne hitlérienne s'est « détournée » des affaires européennes. Elle temporise. Il s'agit purement et simplement d'un déplacement du centre de gravité de sa politique vers l'Est. Déplacement qui ne peut aller sans provoquer un mouvement parallèle de l'ensemble de la politique européenne. Comme en 1914, celle-ci ne peut que suivre, à la veille de la nouvelle conflagration mondiale, la politique du pays qui joue la carte de la guerre.

Le problème qui se pose à la France est donc l'éternel problème de Sadowa, qui n'est que le problème de l'équilibre des forces qu'on trouve à l'origine de la paix et de la guerre. Ce même problème se pose, comme nous venons de le voir, à la Russie soviétique. Il se pose également aux États-Unis, qui se sont rapprochés pour cette raison de l'U. R. S. S. et de la Société des Nations. Comme eux, la France n'a qu'à prendre le meilleur parti qui s'impose en ces moments pleins d'anxiété et de menaces : jeter toutes ses forces dans la balance pour éviter toute guerre. C'est un Anglais, M. Wickham Steed, qui a formulé cette vérité en ces termes lapidaires : « La seule chance d'empêcher une guerre est d'organiser une prépondérance écrasante des forces pacifiques de façon à assurer qu'aucun agresseur ne puisse triompher d'elles. » Et le *Times* lui-même doit convenir que « la seule chose qui puisse sûrement faire reculer un fauteur de troubles éventuels, c'est la certitude de voir des forces accablantes dressées contre lui ».

C'est là, en effet, la seule politique capable de sauvegarder la paix et d'épargner à la France, dans le cas où la guerre éclaterait, ce dilemme : s'y laisser entraîner, ou subir, en restant neutre, les effets d'une victoire de ses adversaires qui aurait tout d'une défaite française.

En ce sens, la France, qui parle au nom de son peuple et de ses alliés et amis représentant une force formidable de 150 millions d'hommes, est à l'heure qu'il est l'arbitre de la paix. Et, qu'on le veuille ou non, par un de ces caprices de la politique qui font le désespoir de la diplomatie conformiste mais qui ont leur logique propre, l'axe de la paix va de Paris à Moscou.

E.-N. DZÉLÉPY.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Eschonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

« M. de Sougy avant le phylloxera »

M. Bernard de Vaulx, qu'on connaissait jusqu'ici pour être un journaliste fécond et un critique littéraire excellent, vient de publier son premier roman (1).

Mais, s'agit-il bien là d'un roman? On dirait plutôt d'une histoire authentique, légèrement concertée dans les détails, et racontée, du reste, avec beaucoup de charme et de manière fort attachante.

* * *

C'est, il y a trois quarts de siècle environ, dans cette partie du Nivernais qui touche à la Bourgogne. Vit là, sur ses terres, un jeune homme de petite noblesse, M. de Sougy, au sein d'une nature qu'il comprend, dans la compagnie d'une mère qu'il respecte, d'une vieille servante grincheuse à laquelle il se frotte le moins possible, et de ses livres qu'il affectionne énormément. Il est bien né, bien doué, modestement renté, indolent, vertueux, étranger aux agitations de la politique et aux emportements de la passion, satisfait de tout, n'imaginant pas qu'il y ait, sur terre, pays plus beau que le Nivernais et sort plus enviable que d'y passer sa vie. Son père, en mourant, lui a laissé quelques fermes dont les loyers assurent sa subsistance et dont il ne s'est encore guère préoccupé. Les embarras d'argent ne viendront que plus tard, après son mariage. Car M. de Sougy, pour faire comme on a toujours fait dans son pays et dans sa famille, se laissera marier. Il épousera Lucile, une accorte Bourguignonne, dont le père possède des vignes insignes du côté de Nuits-Saint-Georges.

Le récit s'ouvre sur les débuts de ce mariage, au retour du voyage de noces.

Madame Mère accueille sa belle-fille le mieux du monde : « Ma mie, dit-elle à peu près, désormais c'est vous qui serez tout dans la maison. Moi, je ne suis plus rien, je n'existe plus. Loin de vouloir encore commander, je vais travailler à mon salut éternel et me préparer à la mort. En attendant qu'elle me permette d'aller jouir de la vision béatifique et de retrouver mon mari, je bercerais vos enfants quand vous en mettrez au monde et j'aurai, de loin en loin, quelques conversations édifiantes et indispensables avec M. le curé. Je remets entre vos jeunes mains le sceptre de l'autorité domestique. » Ainsi parlent toutes les belles-mères.

Ce qu'elles font ensuite, on le sait assez.

M^{me} veuve de Sougy rescerra son alliance avec Louise, l'impérieuse servante; à elles deux, elles firent le front commun contre la nouvelle arrivée. Parlait-elle? On ne trouvait pas ses propos fort catholiques. Se taisait-elle? On se demandait quels pouvaient bien être la raison de son silence et l'objet de ses rêveries. Si elle tricotait dans sa chambre, on déplorait qu'elle fût tellement retirée et solitaire. Montrait-elle quelque goût pour le dehors, on la jugeait trop dissipée et mondaine.

Vous direz : « Que faisait donc le jeune M. de Sougy? Pouvait-il pas défendre sa femme et mettre un peu sa mère, et surtout Louise, à la raison? » Il faisait des promenades dans la belle forêt nivernaise, il faisait des meubles dans son atelier de menuiserie, il craignait de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce,

(1) Paris : Fayard (15 fr. franç.).

il louvoyait, il tâchait de fermer les yeux. Peut-être aussi, récitait-il en secret des prières pour que le ciel voulût bien se charger d'arranger les choses. Car, il y aura pas mal de difficultés à résoudre au foyer qu'il vient de fonder. J'en compte exactement quatre, qui, toutes, d'ailleurs, trouveront leur parfaite et naturelle solution.

* * *

La première vient de la jeune M^{me} de Sougy, qui reste trop en tête à tête avec elle-même et avec sa belle-mère. De plus, elle est, comme tout le monde, sensible à la poésie. Et justement, s'attarde, dans le voisinage, un jeune homme distingué qui recherche des occasions de la voir et de lui réciter de beaux vers extraits des bons auteurs. M^{me} de Sougy commence à trouver, en ce gandin, plus de séduction qu'en son époux. Cela peut mener loin. Heureusement, par une réflexion méchante au sujet d'un petit infirme, notre godelureau découvre à son admiratrice la vilénie de son âme; et le charme est aussitôt rompu. Puis, la jeune femme devient mère; quatre enfants lui naissent en cinq années, qui occupent et remplissent sa vie; la poésie cède au prosaïsme, les tentations cèdent à l'accomplissement du devoir quotidien : et voilà, toujours, un premier danger écarté.

Il y aurait lieu, ensuite, d'écarter la belle-mère. Car elle est toujours là, avec ses jalousies et ses persécutions, renforcée de Louise, avec ses intrigues.

Souvent les hommes faibles et suggestionnables sont susceptibles et détestent d'être conseillés. Aussi, plutôt que de leur montrer qu'on peut les conduire par le bout du nez, mieux vaut cacher son jeu et leur persuader que ce qu'on leur suggère vient d'eux seuls. Ils s'acharnent à réaliser les idées des autres, dès là qu'ils s'en peuvent attribuer la découverte et la propriété; et alors, on fait vraiment d'eux ce qu'on veut. C'est le système qu'emploie la jeune M^{me} de Sougy pour liquider sa belle-mère. Elle conduit donc son mari à découvrir que les choses iront de mal en pis si les deux ménages continuent de vivre côte à côte sous le même toit. Cette diplomatie réussit. On se sépare. On laisse M^{me} Mère, avec Louise, dans le château familial, et l'on va s'installer dans une propriété voisine.

C'est un deuxième problème résolu.

Le troisième se confond avec le quatrième : il s'agit, pour M. de Sougy, d'échapper aux ambitions maternelles de Louise et à la pauvreté.

Nous n'avons pas encore dit que Louise avait un fils, né d'une faute de jeunesse, clerc à présent chez un notaire bourguignon, et pour qui elle forme des rêves extravagants. Sachez qu'elle voudrait lui voir mettre la main sur le domaine de ses maîtres. Le gaillard est homme à favoriser, par tous les moyens, un tel projet. Il adore la vie de propriétaire terrien. Il la connaît et l'apprécie pour avoir passé ses vacances d'écolier, auprès de sa mère, à récuser les marmites de la cuisine et à décrotter les bottes de chasse du vieux M. de Sougy. Quelle revanche ce serait pour ce fils naturel et aigri!

Précisément, M. de Sougy, ne parvenant plus à faire subsister les siens par ses fermages, a dû solliciter une place de juge de paix et hypothéquer ses biens. Je passe sur les intrigues auxquelles le chafouin se livre pour rendre irrémédiable la situation embarrassée du gentilhomme. Il échoue d'ailleurs sur toute la ligne. Le ciel est avec M. de Sougy. Celui-ci a la chance de se défaire de ses vignes de Nuits-Saint-Georges dans des conditions merveilleuses, juste avant que le phylloxera fasse son apparition en Bourgogne. Il a bénéficié du phylloxera comme, de nos jours, certains emprunteurs heureux ont profité de la dévaluation des monnaies. On dira : c'est immoral que l'imprévoyance soit ainsi récompensée. Ce n'est pas immoral du tout. M. de Sougy n'a

pas le génie d'un calculateur : c'est un excellent homme qui a foi dans la Providence et en son étoile; il s'est toujours bien conduit; il a lu l'Évangile; il a de nombreux enfants sur lesquels il compte que Dieu veillera; et l'on est extrêmement satisfait de voir que ce bon père de famille réussit dans la vie, au lieu d'y échouer!

* * *

Voilà donc une histoire où tout s'arrange à peu près, comme du reste il arrive souvent ici-bas, où les choses, rarement, vont aussi mal qu'on le craint et aussi bien qu'on le souhaite.

Je regrette de n'en avoir donné qu'un résumé très maigre. Mais le lecteur est prié de se reporter au livre lui-même. Il est fort bien écrit, soigneusement composé, rempli de détails pittoresques, et il reflète admirablement les mœurs anciennes d'une des provinces françaises les plus aimables.

OMER ENGLEBERT.

Parmi la jeunesse allemande⁽¹⁾

La direction centrale de la jeunesse hitlérienne occupe, à Berlin, un immense immeuble, quai du Kronprinz; va-et-vient continuel de jeunes gens en uniforme : chemise brune, foulard noir, casquette plate, culotte de cuir. Des jeunes gens nous accueillent à l'entrée et nous introduisent, par une succession d'escaliers, dans un bureau, au deuxième étage, d'où l'on découvre un large panorama de Berlin : le Reichstag tout proche, la colonne de la Victoire, le Tiergarten. Sur un des murs de cette salle, une carte de l'Allemagne : de petites épingles de différentes couleurs indiquent les sections de la Hitlerjugend, les unités de base (Kamaradschaft) de 20 à 50 membres, les groupes (Schaar) de 180 membres, les sections (Gefolgschaft) de 300 à 400 membres, les divisions supérieures : Unterband (réunion de 10 à 15 sections), les Bann (réunion de 5 à 6 « sous-bandes »), les Oberbann (fédération des « bandes » d'une région), les Gebiet (fédérations provinciales) et les Obergebiet.

La Hitlerjugend — l'organisation générale de la jeunesse hitlérienne — dirigée par Baldur von Schirach, groupe environ 6 millions de membres, soit 70 % des jeunes gens de dix à dix-huit ans; ils sont répartis dans le *Jung Volk* (pour les garçons de 10 à 14 ans), l'*Hitlerjugend* proprement dite (pour les jeunes gens de 14 à 18 ans), et, pour les jeunes filles, le *Bund Deutsche Mädchen*. A dix-huit ans, les jeunes gens peuvent s'inscrire dans les organisations du parti, les Sections d'assaut (S. A.) ou les groupes de protection mis à la disposition personnelle du Führer (les S. S.). Cent cinquante écoles de chefs ont réuni, au cours de l'année, les dirigeants des différentes sections de la jeunesse; une école centrale pour les dirigeants supérieurs siège à Potsdam.

Les étudiants des facultés universitaires et des hautes écoles professionnelles sont membres de la *Deutsche Studentenschaft*, association des universitaires allemands reconnue par l'État comme organisation autonome et dotée, en février 1934, d'un statut officiel. Une section spéciale est réservée aux étudiantes. Dans chaque université on a constitué un organisme réservé

(1) Ces pages sont extraites d'un livre : *Nouvelle Allemagne*, qui paraîtra à l'Édition Universelle, à Bruxelles.

aux membres du parti et auquel doivent s'inscrire les membres de la Hitlerjugend ou des S. A. qui entrent à l'université; cette section dite « Studentenbund » ne cherche qu'à réunir une petite élite de militants capables d'exercer une action efficace sur leurs camarades : ses effectifs atteignent en moyenne 20 % de la population universitaire.

Tels sont, en quelques traits sommaires, les cadres dans lesquels évolue la jeunesse hitlérienne.

Dans ce pays plus qu'ailleurs la jeunesse a un rôle essentiel dans l'État; la jeunesse, hier en révolte ouverte contre les pouvoirs établis, contre le régime établi, contre le désordre établi, contre l'État, s'est, aujourd'hui, réconciliée avec l'État, et, en quelque sorte, identifiée au nouvel État. « L'État national-socialiste est l'État de notre jeunesse allemande », proclame fièrement un des organes de jeunes.

Les jeunes Allemands vivent une expérience qui n'est pas exempte d'erreurs, de maladresses, de fautes, mais une expérience extraordinaire dont ils sont autre chose que les témoins passifs, les acteurs principaux. Une enquête en Allemagne ne serait pas complète sans une visite à cette jeunesse. Nous avons cherché à interroger ces jeunes gens, à parcourir leurs revues (1), leurs écrits, nous avons pénétré dans leurs associations afin de découvrir ou de deviner les contours de la société idéale que leurs imaginations édifient.

Nous savons d'où ils viennent, la détresse qu'ils ont connue, leur protestation unanime contre le capitalisme libéral, l'idéologie marxiste, le régime de Weimar.

Le mouvement de la jeunesse, né dans les dernières années du siècle passé, a été la première tentative des jeunes Allemands pour renouveler totalement leur civilisation; mouvement radical dont aujourd'hui encore le souvenir exerce une fascination étrange sur les jeunes générations. Que de fois ne m'est-il pas arrivé d'entendre des jeunes catholiques — c'était, il y a quelques années, avant « l'assimilation » — évoquer, avec émotion, ces premiers gestes de leurs aînés! Mouvement plus intellectuel et social que politique, dressé contre tout ce qu'il y avait d'artificiel, de clinquant et d'hypocrite dans les mœurs bourgeoises, dans la pseudo-civilisation capitaliste. Ces jeunes se disaient « socialistes », mais le socialisme pour eux était davantage une attitude, d'ailleurs très sincère, une sorte de romantisme, qu'une doctrine bien précisée. Quittant l'atmosphère irrespirable des villes, leurs foyers encroûtés de matérialisme, ils s'en allaient, le samedi soir et le dimanche, sac au dos, un gros bâton noueux à la main, de lourdes chaussures militaires aux pieds, en costume simple — dont les premières apparitions firent scandale, — et ils parcouraient les bois, les champs, en chantant de vieilles chansons de leur pays. Tels des oiseaux migrateurs, et on les appela *Wandervoegel*. Un beau jour — c'était en 1913 — dix mille jeunes gens se retrouvèrent sur le Haut-Meissner, non loin de Cassel, et ils annoncèrent que désormais ils organiseraient eux-mêmes leur vie en conformité avec leur sincérité intérieure. Ces jeunes gens étaient à la recherche d'une vie plus simple, plus sincère, plus libre et plus proche de la nature. Leurs écrits dénotaient bien des tâtonnements, des confusions, une profonde inquiétude et une fermentation extraordinaire. Mais, en se rassemblant comme ils le faisaient, en parcourant les belles régions de leur pays, ils apprirent à mieux connaître leur patrie et à mieux se connaître : de là naquit cette idée de communauté dont le national-socialisme s'est fait l'expression et le champion.

(1) Parmi les périodiques de la jeunesse hitlérienne, signalons *Die Fanfare*, organe de masse qui publie un supplément illustré; *Wille und Macht* (Volonté et Puissance), organe des chefs; *Die Junge Deutschland*. Pour les étudiants : *Die Deutsche Student*, organe mensuel de la Deutsche Studentenschaft; *Der Bund*, bulletin des dirigeants. En outre, la plupart des journaux hitlériens consacrent périodiquement une page à la jeunesse.

Le mouvement de révolte contre l'esprit « satisfait » de la bourgeoisie était parti de la jeunesse bourgeoise; il devait s'étendre bientôt à toutes les classes. Le cri de ralliement *malgré tout* indiquait la tendance de cette agitation et également son imprécision. C'était une jeunesse qui se cherchait.

La guerre vint interrompre ce mouvement.

Presque tous les « oiseaux migrateurs » reposent aujourd'hui dans les champs de Langemark, en Flandre. Leur esprit survit. Ils ont communiqué à ceux qui les suivent l'esprit de communauté qui s'était développé dans la boue des tranchées. L'après-guerre, avec ses misères, ses ruines, a rapproché mieux encore les classes.

« Toute une classe de jeunes gens, pleins de dons, de promesses, mais privés de fortune, a été soudain jetée dans un milieu où leurs dons allaient pouvoir se développer pleinement. C'est ainsi que s'est formée une génération dure et sobre, qui porte dans le cœur un idéal profond et qu'anime une volonté tendue.

« Après tant d'expériences grandioses, douloureuses, amères et, en tout cas, troublantes, expériences dont elle avait mis très longtemps à mesurer toute la profondeur, cette jeunesse devait trouver elle-même ses conclusions et ses buts politiques. Devant le spectacle d'un chaos presque complet, où les solutions partielles ne sont même plus un palliatif, la politique lui a paru le seul levier qui lui permettrait de redresser le monde et de le remettre sur le bon chemin.

» Comment concevoir, en effet, une transformation fondamentale de l'économie par exemple, transformation devenue indispensable, mais qui se heurtera inévitablement à des résistances acharnées, sans la conquête préalable du pouvoir politique? Dans un temps qui chaque année nous faisait comprendre davantage toute l'importance de la révolution nécessaire, nous ne pouvions devenir qu'une génération politique. Car une jeunesse saine et forte se rassemble toujours là où se trouve la clef des problèmes et des tâches d'une époque.

» La jeune génération tout entière s'est déclarée spontanément et indépendamment contre le capitalisme libéral et pour un socialisme authentique. C'est la jeunesse bourgeoise dépossédée, mais qui a derrière elle une aventure incomparable et pleine d'enseignements, c'est cette jeunesse qui insiste le plus violemment sur son socialisme, qui se sépare le plus nettement de la bourgeoisie possédante dont les intérêts mesquins lui répugnent.

» Aux valeurs individualistes et matérialistes du monde fondé sur la propriété, la nouvelle jeunesse oppose son nouveau socialisme, son nouvel idéalisme. Elle abandonne les partis du centre, partis sans idées et sans ardeur, parce que c'est chez les seuls extrémistes qu'elle retrouve sa propre volonté de rénovation totale, parce que nulle part, sauf chez les communistes et les nationaux-socialistes, elle ne croit rencontrer des idées fortes, conformes à l'esprit nouveau, parce qu'elle cherche dans cette ère opportuniste un socialisme sans compromis (1).»

Ce précieux témoignage, écrit un an avant l'avènement du gouvernement Hitler, nous donne la clef du ralliement des jeunes générations au national-socialisme...

* * *

Hitler a-t-il trahi les aspirations socialistes de cette ardente jeunesse?

On l'en accuse.

« La révolution est finie » : cette injonction de M. Goebbels s'adressait aux nationaux-socialistes trop pressés d'expulser des

(1) GUNTHER GRUNDEL. *La mission de la jeune génération*, pp. 35, 159, 160, 166.

postes qu'ils occupaient tous ceux qui leur paraissaient suspects.

Pour les jeunes, si elle est synonyme d'une grande œuvre de réédification sociale, politique et culturelle, la révolution n'est pas finie. Ils poursuivent la lutte contre le dilettantisme sous toutes ses formes. Ils se détournent du libéralisme intellectuel, de la culture intellectuelle, sereine et dédaigneuse de l'action, de la raison pure, et, plus encore, du sombre scepticisme, signe où se reconnaît la décadence d'un peuple. « L'ère de la « raison pure », de la « science pour la science », de la « science désintéressée » est terminée (1). »

« L'heure de l'intellectualisme est passée (2). »

« Une nouvelle époque commence. Derrière nous se trouve l'époque des temps modernes, de la liberté de conscience, de l'individualisme. Nous refusons tout droit à ce qui est adversaire de notre peuple. La science et la vie, l'idée et l'existence, la philosophie et la politique sont intimement confondues. »

Des déclarations de ce genre, nous pourrions en aligner sur plusieurs pages.

Jeunesse passionnée et intolérante, qui pose l'intolérance en principe. D'une certaine façon, un mépris de l'intelligence, que l'on retrouvait déjà dans *Mein Kampf* et qui se révèle encore dans les directives pédagogiques du ministre de l'Instruction publique. L'éducation doit former des caractères et des corps foncièrement sains, stimuler l'énergie, développer le sentiment de la responsabilité personnelle; ne pas songer à former des « gringalets géniaux », mais des générations parfaitement équilibrées. Des hommes maîtres d'eux-mêmes, confiants en eux-mêmes, et la pratique des sports y contribue largement. Donner à la nation la certitude d'être invincible; cette conviction ne saurait naître que le jour où chaque Allemand en sera pénétré. Le culte de l'héroïsme doit se substituer au culte de la « soi-disant sagesse ». « Marchez, ne rêvez pas. »

Cette réaction antiintellectuelle, faut-il le dire, n'est pas sans écueil; on ne tardera pas à s'en apercevoir.

C'est dans la jeunesse d'avant-guerre qu'est née l'idée, mieux, la mystique de la communauté; c'est la jeunesse d'aujourd'hui qui veut réaliser cette communauté.

Dans les associations de jeunesse il n'est fait aucune distinction entre les classes; les troupes d'assaut réunissent des jeunes gens, appartenant à différents milieux, occupés dans les professions les plus disparates, tous enrôlés au service d'un même idéal. C'est particulièrement dans la jeunesse universitaire, naturellement portée à s'isoler dans une attitude dédaigneuse pour la masse, que l'on s'efforce de susciter un esprit « socialiste ». On a dû réagir contre les mauvais exemples donnés par certaines corporations universitaires qui avaient scandalisé la population par des beuveries révoltantes. Il faut en finir, dit-on, avec le type de l'étudiant allemand du « *viel Heidelberg* »; le jeune Allemand qui bénéficie d'un enseignement supérieur doit mettre au service de la communauté les connaissances qu'il acquiert; la communauté est créancière envers lui pour l'enseignement qu'elle lui permet de recevoir. Le jeune Allemand dont les parents peuvent payer des études supérieures, alors que d'autres ont peine à vivre, ne doit pas prétendre à quelque droit particulier à commander ses semblables; les chefs seront désignés non plus d'après leur rang social, ni d'après la fortune dont ils ont hérité, mais d'après leurs mérites personnels et les services qu'ils seront aptes à rendre à la collectivité.

Dans les villas universitaires, les étudiants logeront désormais dans des maisons de corporation, dont ils assumeront eux-mêmes le ménage; en dehors des heures d'étude, le directeur de la

Korporationshaus organisera des leçons d'éducation politique et d'éducation physique en commun. Les jeunes gens des classes aisées, habitués à plus de confort et de laisser-aller, devront se plier à la vie spartiate et à la discipline qui régneront dans ces cités universitaires. Le socialisme est une question d'éducation; ce n'est pas le libéralisme qui enseignera aux étudiants à se conduire, à penser, à vivre en socialistes, mais un système de vie et d'éducation conforme à l'esprit national-socialiste. L'étudiant doit être un combattant au service du socialisme, un « soldat politique ». Le type idéal de l'étudiant, c'est la S. A. Student, l'universitaire, membre d'une section d'assaut.

Tels sont les objectifs de la campagne nationale-socialiste dans les universités et les hautes écoles.

Dans la jeunesse hitlérienne, même esprit, même camaraderie, même rapprochement entre les classes; les plus fortunés aident les autres. En plus de l'éducation politique, les organisations de jeunesse veillent à procurer une meilleure éducation professionnelle; des cours sont organisés dans les locaux de la H. J. Les apprentis ont été invités à participer à un concours pour un « chef-d'œuvre ». L'éducation physique tient une large place également dans l'activité des jeunesses hitlériennes.

La camaraderie doit s'étendre ainsi à tous les milieux, et le service du travail y contribue puissamment. Le service du travail occupe d'ailleurs, dans la formation de la jeunesse, une telle place qu'il nous a paru nécessaire d'y consacrer une partie spéciale dans cette enquête. Mais, à l'issue de leur temps de « service civil », ou, dehors en des camps de travail, les jeunes gens peuvent être enrôlés dans les services d'aide agricole, - Landhilfe, - ou dans le service de colonisation intérieure, Siedlungsdienst. Le gouvernement, nous l'avons vu, cherche à détourner les jeunes gens des professions commerciales ou industrielles, pour faire place à des chômeurs ayant des charges de famille, et ramener les jeunes vers le travail de la terre, dans le dessein de procurer à l'agriculture allemande une main-d'œuvre plus nombreuse.

A cette jeunesse qu'il appelle « la vivante Allemagne de l'avenir », Hitler parle de discipline, d'obéissance, de sacrifice. « Ce que nous attendons et ce que nous espérons de l'Allemagne qui vient, c'est vous jeunes gens, leur dit-il, qui devez l'accomplir. Dans la mesure où nous désirons une Allemagne plus forte, vous devez être plus forts; dans la mesure où nous devons restaurer l'honneur, l'ordre et la loyauté en Allemagne, vous devez donner l'exemple de l'honneur, de l'ordre et de la loyauté. C'est dans vos rangs que nous voyons en petit l'image de l'Allemagne que nous voulons : la communauté des hommes allemands. Vous pouvez accomplir ce à quoi nous rêvons depuis de si longues années. »

Une presse abondante, des brochures, des films dont les acteurs principaux sont des jeunes gens de l'Hitlerjugend, les réunions fréquentes des sections, des exercices de gymnastique, les assemblées collectives, le séjour au camp ou dans les auberges de jeunesse, deux ou trois semaines chaque trimestre, contribuent à développer cet esprit de camaraderie et de solidarité sociale. Et l'action des organisations de jeunesse est prolongée au foyer par l'action de la presse et de la radiophonie, à l'école, au gymnase et à l'université, par la nouvelle pédagogie, par la participation aux fêtes, aux cérémonies, par la visite des expositions.

En juillet 1933, à Rechlinghausen, douze ouvriers trouvaient la mort dans un de ces accidents de mine que toutes les ressources de la science cherchent en vain à éviter. Parmi ces douze victimes figuraient cinq jeunes ouvriers de quinze et un ouvrier de seize ans, membres, tous les six, de la jeunesse hitlérienne. Toute l'Hitlerjugend prit le deuil en cette circonstance. Près de cent mille membres, précédés par le comité directeur, assistèrent aux funérailles solennelles faites à ces « jeunes soldats du travail

(1) ERNEST KRIECK, *Education nationale politique*.

(2) Dr GOEBBELS, *Discours*, 11 mai 1933.

allemand, morts sur le champ du travail, pionniers de l'idée de communauté allemande ». Tandis qu'un groupe de jeunes entonnaient cette mélodie si profondément émouvante *Ich hat einen Kameraden*, les étendards de la jeunesse, les fanions du Jungvolk s'inclinaient sur les tombes; puis M. Baldur von Schirach invita la foule — où se confondaient, cette fois encore, les patrons et les ouvriers, les jeunes et les vieux — à se recueillir dans la pensée des disparus et à poursuivre la tâche qu'ils avaient commencée, l'édification d'un nouvel Etat.

Des cérémonies comme celles-là font plus pour rendre sensibles aux masses et aux jeunes les grands mythes de la révolution nationale-socialiste que les discours les plus éloquentes et les raisonnements les mieux construits.

Les temps nouveaux marchent avec nous.

La jeunesse allemande n'a rien perdu de son goût du mouvement, de ses penchants au mysticisme, de sa soif d'action, ni même de son esprit révolutionnaire et de son dynamisme.

Un rédacteur du *Daily Mail* visitant le camp de la jeunesse hitlérienne en Bavière a vu six mille jeunes gens qui jouent à toutes sortes de jeux ou font des exercices physiques. « Leurs corps sont tannés par le soleil. Ils ressemblent à de futurs athlètes olympiques. Aucun autre pays du monde ne pourrait montrer un groupe de jeunes gens plus solides, plus sains, plus heureux, plus beaux, et pourtant ils ne forment que la millième partie des six millions de garçons et de filles enrôlés maintenant dans le mouvement des Jeunesses hitlériennes qui, il y a deux ans, ne comptait que 20,000 membres (1). »

On leur apprend à travailler, à étudier, à se développer, à vivre et à mourir pour l'Allemagne : « Rien pour nous-mêmes, tout pour l'Allemagne (2). »

(1) 8 septembre 1934.

(2) *Wille und Macht*, 15 juillet 1934, p. 5.

Et le journaliste anglais ajoutait : « Ceux qui pensent au régime nazi comme à un phénomène politique qui passe n'ont pas tenu compte de la permanence de l'impression qu'il est en train de faire sur l'esprit, avide de la recevoir, de la jeunesse allemande. »

La jeunesse allemande vit dans un Etat lui-même rajeuni. Est-ce à dire que ce grand rêve de la régénération totale de la société, à laquelle depuis le début de ce siècle se vouent les jeunes générations allemandes, soit à présent réalisé? *Aucun* jeune Allemand ne le croit. La jeune Allemagne poursuit, dans l'Etat national-socialiste, son œuvre révolutionnaire; non point contre cet Etat et moins encore contre ceux qui le dirigent, mais en se servant de l'influence extraordinaire dont elle dispose dans cet Etat, de la confiance qu'elle a en elle-même pour réaliser son rêve. Là où le journaliste anglais paraît n'avoir vu qu'une jeunesse physiquement très saine et préoccupée de son équilibre corporel, d'autres n'auraient aucune peine à découvrir une jeunesse soucieuse encore de son équilibre intellectuel, profondément idéaliste.

Cette jeunesse est traversée de courants divers. Il règne, dans certains milieux dirigeants, un mysticisme d'une espèce qui nous surprend et nous inquiète : il ne tend rien moins qu'à détourner le jeune Allemand des influences occidentales et chrétiennes pour le ramener vers un paganisme primitif, dans le culte des divinités allemandes. Contre ces tendances les Eglises réagissent avec courage. Il ne s'agit plus uniquement d'action publique, mais d'une action plus profonde et plus personnelle. Les jeunes catholiques allemands ne songent pas à se replier sur eux-mêmes et à s'isoler de la communauté nationale : nous les croyons assez forts — de la seule force qui leur reste, celle de leur Foi — pour être, dans la communauté nationale, peut-être au prix de souffrances et d'épreuves, le germe d'un redressement moral et spirituel.

MARCEL LALOIRE.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Les origines liégeoises de la Fête-Dieu

Il n'y a pas de gloire religieuse plus haute à revendiquer par la Belgique et en Belgique, par le diocèse de Liège, que l'institution de la Fête-Dieu ou du *Corpus Christi*. Il n'y a guère d'histoire locale du XII^e siècle, au jugement de Karl Hanquet — cité par l'abbé Denis dans son ouvrage : *La Vraie Vie de sainte Julienne* — qui puisse s'écrire avec une telle abondance de détails et cette certitude : elle satisfait l'esprit. La Providence l'a voulu.

L'acheminement vers la célébration du septième centenaire de ce grand événement, en 1946, a déjà éveillé l'attention sympathique de Pie XI, qui sait l'histoire, et provoqué divers travaux d'érudition. J'ai parlé ailleurs des publications de M. l'abbé Denis, je voudrais saisir l'opportunité de la présente Fête-Dieu pour signaler ici une très curieuse étude de Mgr Simenon, un savant de bonne marque, parue dans la *Revue ecclésiastique*, de Liège, sous ce titre : *Urbain IV à Liège*.

Sans doute, le fait, jadis témérairement contesté, ne l'est plus

par personne et la dernière offensive d'un chanoine français qui fut prononcée au Congrès eucharistique international de Reims, en 1894, contre Liège, en faveur de Laon où la fête aurait été célébrée en 1223, a tourné à la confusion de son auteur. N'importe! Pour déjouer les tentatives des accapareurs de nos gloires nationales, un surcroît de certitude est toujours d'une précieuse utilité.

Joie immense pour notre patriotisme de savoir sans l'ombre d'un doute que Liège est le berceau de la Fête-Dieu, que l'Hostie, dans sa marche triomphale annuelle à travers toutes les nations de l'univers catholique, est partie de l'église de Cornillon, dont le chœur et la tour sont encore visibles, le Paray-le-Monial liégeois, où Julienne eut, dès 1208, la révélation de l'ordre céleste qui réclamait une solennité spéciale en l'honneur du Saint-Sacrement; du récluse de Saint-Martin où sainte Eve reconforta la voyante et lui rallia d'ardentes sympathies; du palais du prince-évêque Robert de Torotte qui, l'an du Seigneur 1246, entraîné par ces vierges messagères du Ciel, décréta par mandement épiscopal l'institution de cette fête pour son diocèse et qui, surpris par la maladie à Fosses, l'année suivante, voulut avant que de mourir qu'on la célébrât devant lui, soit dans sa chambre, soit vraisemblablement à l'église; enfin de la Basilique Saint-Martin, qui incontestablement fut le théâtre de la première

Fête-Dieu officielle ordonnée en 1253 par le cardinal Hugues de Saint-Cher, légat apostolique.

Voilà le germe obscur dont les siècles suivants verront le splendide épanouissement. Par quelle lente germination? Nul ne s'en étonnera qui connaît les providentielles démarches de l'Éternel. Il y faudra tout un siècle, après le concours de trois saintes moniales, Julienne de Liège, Eve de Saint-Martin, Isabelle de Huy, l'intervention de trois papes : Urbain IV, qui, en 1264, étendra la fête à l'Église universelle, mais à qui la bulle *Transiturus* ne survécut point; Clément V, qui, au Concile œcuménique de Vienne, en Dauphiné, en 1311, confirma solennellement la bulle d'Urbain IV; Jean XXII, qui, en 1317, annexa au *Corpus juris* ou Clémentines les décrets du Concile de Vienne et prescrivit pour la Fête-Dieu une liturgie de magnificence, avec procession. 1208 à 1317 : un cheminement séculaire pour aboutir au durable triomphe.

Je note ici en passant que les processions devenues l'accompagnement royal et populaire de la grande solennité eucharistique ne remontent qu'au début du XIV^e siècle. Il paraîtrait qu'on les signale, chez nous, d'abord à Tournai en 1333, certainement à Liège en 1324, à Sens et à Chartres en 1330.

* * *

Dans son intéressante monographie, Mgr Simenon réunit d'abord en un faisceau les preuves que j'appellerais traditionnelles de l'origine liégeoise du *Corpus Christi*. C'est une série de documents irréfragables : 1^o la *Vie de sainte Julienne*, écrite en dialecte wallon par une plume contemporaine, probablement sainte Eve, traduite en français par Le Ruyte, en 1598. 2^o Le mandement de Robert de Torotte, les décrets de Hugues de Saint-Cher, spécialement celui du 29 septembre 1252, confirmés par Pierre Capocci le 30 novembre 1254 et étendant la célébration à toute l'étendue des territoires d'Allemagne que ces légats pontificaux avaient dans leur juridiction. 3^o Le rappel manifeste des révélations liégeoises dans la bulle *Transiturus* d'Urbain IV, qui les remémore et en fait état, sans aucune allusion au fameux miracle du corporal ensanglanté de Bolsena qui lui fut apporté incontinent à Orvieto où séjournait la Cour pontificale. 4^o La lettre que le Pape adressa, le 7 septembre 1264, à l'indigne Henri de Gueldre, évêque de Liège, par laquelle le Pontife lui enjoint de célébrer la fête du Saint-Sacrement, le premier jeudi libre après la réception de sa lettre, et de promulguer la bulle *Transiturus* réglant pour l'avenir cette célébration fixée par le Pape au jeudi après l'octave de la Pentecôte. 5^o Le message d'Urbain IV adressé à la recluse Eve de Saint-Martin pour lui annoncer qu'il venait de célébrer la fête avec toute sa Cour, lui transmettre avec le texte de sa bulle deux exemplaires de l'office composé sur sa demande par Thomas d'Aquin.

Evidemment cet échafaudage de documents d'absolue authenticité, admis par la critique la plus exigeante, est suffisant pour fonder une adhésion de bonne foi. Mgr Simenon a le mérite de projeter sur ces preuves documentaires une lumière éclatante par la confrontation de trois textes : a) le mandement de Robert de Torotte, de 1246; b) le décret d'Hugues de Saint-Cher, de 1252, et c) la bulle d'Urbain IV, de 1264. Cette comparaison accuse entre les trois pièces bien plus qu'une similitude ou une parenté, mais une si étroite dépendance que force est de remonter à une source unique. a), b), c), ainsi échelonnés par ordre de dates, énoncent les mêmes idées, les ordonnent selon le même plan, souvent les expriment en termes identiques. b) suit a) pas à pas, c) les domine avec plus d'ampleur. Comment expliquer cette dépendance? Comment expliquer que le pape Urbain IV ait

reproduit dans sa bulle de 1264 toute la substance du mandement de 1246, non seulement dans sa teneur générale, mais dans le même ordre et souvent les mêmes termes? Il a paru au chanoine Daris, et il paraît à Mgr Simenon que la difficulté est levée par ce fait incontesté que Jacques Pantaléon, né à Troyes vers 1200, chanoine de Laon en 1220, collègue de Robert de Torotte, son confrère du même chapitre de 1227 à 1232, son ami, appelé par lui à Liège lorsqu'il quitta le siège épiscopal de Langres pour celui de Liège, et nommé par lui aux fonctions d'archidiacre, bref que Jacques Pantaléon, le futur Urbain IV, est l'inspirateur et même l'auteur du mandement initial de 1246. Son séjour à Liège entre les années 1243 et la fin de 1248 est surabondamment démontré par une série de documents, de diplômes signés par l'archidiacre, notamment par une Lettre dont l'original est conservé au Grand Séminaire, adressée aux chanoines de la cathédrale et des sept églises collégiales qui tend à les morigéner et à les soumettre à une discipline quasi monastique. Il y a dans cette Exhortation le portrait à croquer d'un chanoine indolent, appesanti par une digestion laborieuse, discutant avec son oreiller, résistant aux appels de la cloche, s'étirant enfin comme un chat, poussant une patte après l'autre et puis, se précipitant, éberlué, au chœur, trop tard!

Il est donc démontré que le futur Urbain IV a été intimement mêlé à la vie religieuse de Liège, qu'il a été en relations suivies avec le chapitre de Saint-Martin, où notamment un Jean de Lausanne fut un ardent défenseur de Julienne et d'Eve. Il n'est pas possible qu'il soit resté étranger à leurs suggestions, à leurs démarches, à la favorable issue de celles-ci, puisque tout au contraire il en fait expressément mention dans sa bulle, qu'il se réfère à ces révélations comme à un argument décisif en faveur de l'établissement de la nouvelle fête.

Alors, à la lumière de ces antécédents liégeois, des rapports de confiante amitié de l'évêque et de son archidiacre, tous deux Français, tout s'explique par la paternité littéraire du mandement qui visiblement inspira la Bulle. C'est le même préambule qui exalte dans l'Eucharistie le principal et le plus excellent mémorial de l'amour du Sauveur et légitime ainsi l'institution d'une fête spéciale. C'est, à la suite, le déroulement des mêmes objections que le Pape avait jadis entendues à Liège, accompagné des mêmes réfutations. Pourquoi cette innovation? La messe quotidienne suffit à cette fin. Le Jeudi-Saint d'ailleurs commémore liturgiquement la Cène. Ces arguties réfutées, la bulle pontificale répète les décisives raisons qui militent en faveur de l'innovation.

La première doit encore nous transporter de ferveur : la Fête-Dieu est la revanche de l'hérésie, la splendide revanche de l'hérésie bérengarienne. Il y avait un siècle à peine que pour la première fois dans l'Église s'était levé un docteur, Bérenger, chanoine de Tours, archidiacre d'Angers, qui avait eu l'audace de s'attaquer à la Transsubstantiation, à la manducation matérielle du Corps du Christ et laisser flotter un doute sur la Réalité de sa Présence. Ce fut un émoi général, la foi millénaire des vieux âges s'insurgea contre le novateur, les conciles le condamnèrent, les écoles de théologie se soulevèrent d'indignation. Entre toutes, Liège! Adelman, successeur de l'écolâtre Wason dans la direction de l'école-cathédrale; Théodiun, l'évêque, fondateur de Notre-Dame de Huy, sur la tombe duquel on a découvert gravé sur une plaque de cuivre le Symbole des Apôtres, Théodiun qui engagea le roi de France à sévir contre l'hérésiarque; Alger surtout, chanoine de Saint-Barthélémy, dont l'ouvrage sur l'Eucharistie eut un grand retentissement et qui lui valut le plus éclatant éloge de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny : tels furent les vaillants défenseurs qui tinrent tête à Bérenger et vengèrent la foi.



Appareils électriques domestiques **WESTINGHOUSE**

de réputation mondiale

Cireuse polisseuse « REGINA »

Armoires frigorifiques

à partir de fr. **3,800**

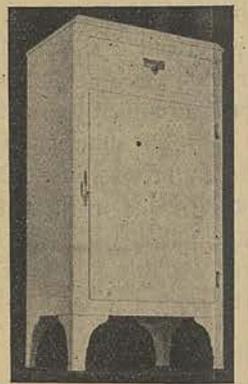
Cuisinières — Fers à repasser automatiques. — Réchauds, etc.

ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

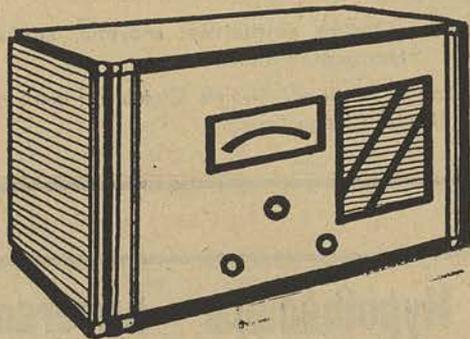
THE AMERICAN EQUIPMENT C°, S. A. BELGE

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98



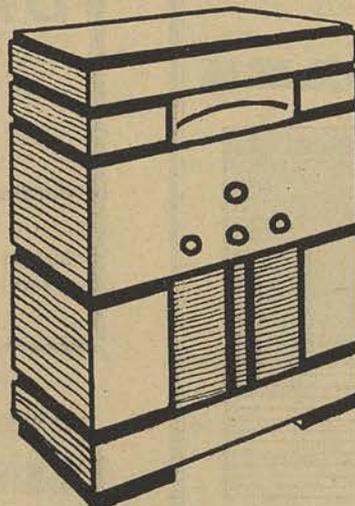
“SEMDA., RADIO

LES 3 CREATIONS POUR 1935

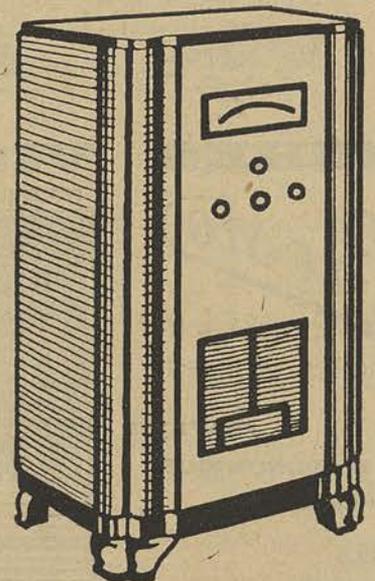


SOLANGE 59 x 34 x 25 cm.
1875 frs

SÉLECTIVITÉ



LILIANE 55 x 43 x 25 cm.
2750 frs



MICHELINE 100 x 60 x 40 cm.
3675 frs

MUSICALITÉ

Deux qualités que l'on a crues longtemps inconciliables. « SEMDA » a réussi ce prodige de les réunir dans le même appareil.

Aussi sélectif que les superhétérodynes les plus poussés, « SEMDA » l'emporte par la pureté, en reproduisant intégralement sans déformation, toutes les nuances.

C'est pourquoi nous osons suggérer de demander à votre fournisseur une démonstration **COMPARATIVE**.
Votre opinion sera celle de tous les connaisseurs : « SEMDA » prime sur toute la ligne.

Si votre électricien ne vend pas de radio « SEMDA », écrivez à la

Société Industrielle du Son “SEMDA” Avenue Gribaumont, 97 Tël. 34.16.26
BRUXELLES (Cinquantenaire)

qui vous indiquera le distributeur officiel le plus proche.